

ANDRÉ BRETON
PHILIPPE SOUPAULT

Les Champs
magnétiques

PAR ICI ————— 
SURREALISME
LE RÉEL
AUGMENTÉ
————— PAR LÀ 

Poésie / Gallimard

ANDRÉ BRETON
PHILIPPE SOUPAULT

Les Champs
magnétiques

SUIVI DE

S'il vous plaît

ET DE

Vous m'oublierez

Préface
de Philippe Audoin

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

Voici, dans le sens fort du terme, un livre de jeunesse. C'est, de même, un livre de jouvence.

Lorsque, au printemps de 1919, André Breton et Philippe Soupault conçoivent et expérimentent la méthode d'écriture d'où naîtront non seulement Les Champs magnétiques mais deux pièces de théâtre : Vous m'oublierez et S'il vous plaît, sans compter nombre de textes automatiques, l'un a vingt-trois et l'autre vingt-deux ans. Au même âge, Rimbaud venait de rompre avec la poésie ; Isidore Ducasse s'arrachait aux Chants de Maldoror et affrontait cette Préface à un livre futur pour quoi se donnent les Poésies.

En 1918, Breton et Aragon, encore mobilisés, se portaient régulièrement volontaires, à l'hôpital où ils étaient affectés, pour assurer la garde de nuit et là, des heures durant, se lisaient à voix haute les psaumes démoniaques du Comte de Lautréamont. L'année suivante, Breton recopie, à la Bibliothèque nationale, l'exemplaire unique des Poésies, qui sont publiées en avril, dans le n° 2 de Littérature, revue qu'il vient de fonder avec Aragon et Soupault.

On serait tenté de penser que, dans l'esprit des « scripteurs », Les Champs magnétiques sont précisément ce « livre futur » annoncé, au seuil de la mort, par le jeune Ducasse. En un sens, en effet, ils répondent à l'injonction de l'initiateur : « La poésie doit être faite par tous. Non par un. » Par-delà les Poésies, les Champs se mesurent aux Chants. L'outrance rhétorique perverse et savante de Maldoror, la sécheresse pseudo-conformiste de Ducasse retournant Pascal et Vauvenargues comme on dépouille un lapin, instituent, dans leur apparente opposition, une zone d'extrême turbulence d'où peut jaillir, sans entraves ni scrupules, la voix automatique.

In illo tempore – je me borne à évoquer ainsi, selon Mircea Eliade, un temps devenu pour nous mythique – la guerre venait de finir. Les importants du jour s’employaient à signoler le Traité de Versailles, à étrangler la révolution allemande, à assassiner Zapata. Le public négligeait la fondation de la III^e Internationale au profil de l’affaire Landru. Le jazz abordait aux rives de l’Europe. Max Ernst hasardait ses premiers collages. Miró et Man Ray débarquaient à Paris, et Marcel Duchamp surmontait le sourire de la Joconde de la célèbre moustache prédatinienne, sacrilège aggravé de la légende en rébus : LHOOQ¹.

Jacques Vaché, praticien de l’umour, vient de mettre fin à ses jours, à Nantes, au cours d’une « fumerie » quelque peu forcée. « Sa mort – écrira Breton quelques années plus tard – eut ceci d’admirable qu’elle peut passer pour accidentelle. Il absorba, je crois, quarante grammes d’opium, bien que, comme on pense, il ne fut pas un fumeur inexpérimenté. En revanche, il est fort possible que ses malheureux compagnons ignoraient l’usage de la drogue et qu’il voulut en disparaissant commettre, à leurs dépens, une dernière fourberie drôle. » On sait que c’est à lui que Breton estimait devoir de n’être pas devenu un pohète, c’est-à-dire « quelqu’un à qui la leçon de l’époque n’a pas assez profité ».

Vaché qui soupçonnait Apollinaire « de rafistoler du romantisme avec du fil télégraphique et de ne pas savoir les dynamos » instruisait déjà le procès de toute littérature et de tout art, fussent-ils « d’avant-garde ». Ce Nantais rouquin, aux yeux presque bridés, trouvait décidément préférable de savoir les dynamos, sources d’énergie-vite – aussi « vite » que les nus qui traversent le Roi et la Reine de Duchamp.

Il est frappant à cet égard que les premiers essais de ce qui allait devenir le surréalisme, aient pris leurs références dans les investigations de la science du temps. Les Champs font expressément allégeance à l'électromagnétisme. Selon Breton, ils devaient d'abord s'intituler Les Précipités, mais sans doute ce titre supposait-il encore trop de matière et pas assez d'énergie. Les surprenantes gelées de la chimie classique sont évacuées, d'un même coup d'épaule, avec la « vieillerie poétique ». L'univers physique et mental n'est plus qu'un champ de forces en perpétuelle vibration où tout interfère et communique « sans-fil ».

C'est cette dernière locution, nouvellement surgie dans le domaine des applications téléphoniques (on disait alors : TSF, Téléphonie sans fil, et non radio) qui, en 1924 encore, introduira au Discours sur le peu de réalité : « Sans-fil, voici une locution qui a pris place trop récemment dans notre vocabulaire, une locution dont la fortune a été trop rapide pour qu'il n'y passe pas beaucoup du rêve de notre époque, pour qu'elle ne me livre pas une des très rares déterminations spécifiquement nouvelles de notre esprit. »

Question de climat ! Mais il faut aussi considérer l'humeur de ces jeunes gens, toute de rejet et d'éveil. La littérature avait trahi. Par excès de complaisance envers elle-même, assurément, il n'est que d'entendre le « tics, tics, tics ! » de Ducasse, mais qui pis est en se mettant, en la personne de quelques-uns de ses plus illustres ténors, au service de « l'effort de guerre ». En 1952, dans les Entretiens, Breton s'en explique ainsi : « On revenait de guerre, c'est entendu, mais ce dont on ne revenait pas, c'est de ce qu'on appelait alors le « bourrage de crânes » qui, d'êtres ne demandant qu'à vivre et – à de rares exceptions près – à s'entendre avec leurs semblables, avait fait, durant quatre années, des êtres hagards et forcenés, non seulement corvéables mais pouvant être décimés à merci. » Les démobilisés, poursuit Breton, « louchaient, bien entendu, vers ceux

qui leur avaient donné de si bonnes raisons d'aller se battre ». Au premier rang de ces jusqu'au-boutistes de l'arrière figurait Barrès, considéré comme traître à sa première vocation individualiste et presque libertaire : Dada fera bientôt le procès du personnage.

Cette rupture avec presque tout ce qui avait pu inspirer, au sortir de l'adolescence, cette génération sacrifiée, lui vaut au moins une étrange disponibilité : « Je tourne pendant des heures autour de la table de ma chambre d'hôtel, je marche sans but dans Paris, je passe des soirées seul sur un banc de la place du Châtelet (...) Cela se fonde sur une indifférence à peu près totale qui n'excepte que mes rares amis, c'est-à-dire ceux qui participent à quelque titre au même trouble que moi... » (Breton, Entretiens). Soupault est de ceux qui participent. Annotant, en 1930, l'exemplaire n° 1 des Champs magnétiques², Breton précise « Je faisais alors grand cas (...) d'un certain don de gratuité que j'accordais à l'exercice de la pensée chez Soupault, par exemple. Entre tous mes amis d'alors il me paraissait être celui qui fût le moins contaminé par le souci d'une rigueur apparente, tout à fait inconciliable avec la rigueur réelle que j'avais la volonté d'instaurer. »

Cette volonté de rigueur est avant tout d'ordre expérimental. Ennemis du vague et de l'effusion, les séductions de la science d'alors (qui poursuit le recensement et les mensurations des ondes, des forces, des rayonnements qui sous-tendent l'invisible) comme aussi la formation et la pratique médicales de Breton, vont concourir à orienter la disponibilité des deux auteurs vers une entreprise sans précédent. Il faut citer, une fois encore, le passage justement fameux du Manifeste : « Tout occupé que j'étais encore de Freud à cette époque et familiarisé avec ses méthodes d'examen que j'avais eu quelque peu l'occasion de pratiquer sur des malades pendant la guerre, je résolus d'obtenir de moi ce qu'on cherche à obtenir d'eux, soit un monologue de débit aussi rapide que possible, sur lequel

l'esprit critique du sujet ne fasse porter aucun jugement, qui ne s'embarrasse, par suite, d'aucune réticence, et qui soit aussi exactement que possible, la pensée parlée (...) C'est dans ces dispositions que Philippe Soupault, à qui j'avais fait part de ces premières conclusions, et moi, nous entreprîmes de noircir du papier avec un louable mépris de ce qui pourrait s'ensuivre littérairement. »

Selon le commentaire de Breton, que j'ai déjà mentionné et sur lequel j'aurai l'occasion de revenir, Les Champs magnétiques, ont été écrits, pour l'essentiel, en huit jours, dans la fièvre, au prix d'une activité presque insensée : « La pratique quotidienne de l'écriture automatique – il nous est arrivé de nous y livrer huit ou dix heures consécutives – a entraîné de notre part des observations d'une grande portée mais qui ne se coordonneront et ne tireront pleinement à conséquence que par la suite. Il n'en est pas moins vrai que nous vivons à ce moment dans l'euphorie, presque dans l'ivresse de la découverte. Nous sommes dans la situation de qui vient de mettre au jour le filon précieux » (Breton, Entretiens).

Cet enthousiasme ne va d'ailleurs pas sans angoisse ni même sans péril. « On n'en pouvait, malgré tout, plus. Et les hallucinations guettaient. Je ne crois pas exagérer en disant que rien ne pouvait plus durer. Quelques chapitres de plus, écrits à la vitesse v''' (beaucoup plus grande que v'') et sans doute ne serais-je pas, maintenant, à me pencher sur cet exemplaire. » (Commentaire de 1930) A propos d'un passage du livre, figurant dans Éclipses :

Suintement cathédrale vertébré supérieur.

Les derniers adeptes de ces théories prennent place sur la colline devant les cafés qui ferment.

Pneus pattes de velours...

Breton note en marge, toujours dans le même commentaire, que cette phrase lui a causé quelques désagréments : « C'est à elle que j'ai dû de me croire un après-midi (...) traqué, place de l'Étoile, par des chats qui étaient peut-être (mais je vous prie de me croire : seulement peut-être) des autos. »

Les propriétés hallucinogènes de l'automatisme consommé ou produit à haute dose, ne pouvaient que renforcer, chez ses premiers adeptes, la hantise du suicide comme solution. Jacques Vaché venait, là-dessus, de prendre son parti. L'une de ses lettres de guerre contenait cette espièglerie : « et si l'on se tuait aussi, au lieu de s'en aller ? », qui prenait, à titre posthume, l'allure d'une exhortation qu'il n'était pas question d'échapper sans autre examen. Les Champs magnétiques s'achèvent d'ailleurs par une simulation de suicide : Sous le titre La fin de tout, le fac-similé d'une carte de visite portant ces mots :

ANDRÉ BRETON & PHILIPPE SOUPAULT

BOIS & CHARBONS

tient lieu de P.P.C. « Les auteurs songeaient, du moins feignaient de songer, à disparaître sans laisser de traces. « Bois et charbons », l'anonymat de ces petites boutiques pauvres, par exemple. » (Breton, commentaire de 1930.)

Au dernier acte de S'il vous plaît, pièce écrite à la même époque et qui ne fut pas représentée, les auteurs songeaient (feignaient de songer ?) à se tuer ensemble sur la scène – au lieu de s'en aller. Ce

dernier acte, du reste, est volontairement demeuré inédit et comme sous tabou, jusqu'à ce qu'en 1966, année de sa mort, Breton le confia à Alain Jouffroy en vue de la première réédition des Champs magnétiques et des deux pièces y annexées. Ces textes, devenus introuvables, ont eux-mêmes dû attendre un demi-siècle avant d'être remis « en circulation ». Je n'objecterais pas, pour ma part, à ce qu'on vît, dans cette longue réticence des auteurs, l'expression d'un refoulement de ce qui, quelques mois durant, s'était trop soumis à l'instinct de mort pour ne pas reparaître ou revenir sans danger.

Louis Aragon, peu après la mort de Breton, a livré au public, dans deux numéros des Lettres françaises, de nombreux souvenirs de cette époque. Ce chaleureux empressement a étonné, comme ne pouvait manquer de le faire un inconcevable essai de « réconciliation », d'autant mieux assuré de n'être pas rebuté qu'il était posthume. Ces textes n'en constituent pas moins un document de grand intérêt. Aragon y conte notamment comment, démobilisé de fraîche date, il regagne Paris en juin 1919 et y retrouve ses amis encore sous le coup de l'expérience à peine achevée : « J'arrivais au milieu de ce quelque chose qui n'avait pas plus de visage que de nom. Philippe évitait de s'expliquer. Breton parlait de ce qui s'était passé de façon elliptique. » La lecture a lieu, en tête à tête, au café de La Source, boulevard Saint-Michel ; Soupault n'y assiste pas. Au témoignage d'Aragon, Breton paraît assez incertain de l'intérêt du texte qu'il s'apprête à lire. Il s'inquiète de savoir si son auditeur va reconnaître ce qui est de lui, ce qui est de Soupault. « Avec la distance – observe Aragon – une certaine unité s'est établie ; Les Champs magnétiques sont devenus l'œuvre d'un seul auteur à deux têtes et le regard double a seul permis à Philippe Soupault et à André Breton, d'avancer sur la voie où nul ne les avait précédés, dans ces ténèbres où ils parlaient à voix haute. Ainsi surgit ce texte incomparable –

qu'il nous faut bien tenir aujourd'hui, comme j'en eus alors le pressentiment avant même qu'il eût été achevé – pour le moment à l'aube de ce siècle où tourne toute l'histoire de l'écriture, non point le livre par quoi voulait Stéphane Mallarmé que finit le monde, mais celui par quoi tout commence². »

Les Champs magnétiques parurent l'année même de leur composition, dans la revue Littérature, et furent recueillis en volume l'année suivante, Au Sans Pareil (300 ex.). Ainsi, dès avant le ralliement de ses inventeurs à Dada, le surréalisme, dans la mesure où son destin est lié à l'automatisme, devançait l'existence « officielle » que lui conférera le Manifeste de 1924.

L'animal-totem des Champs, celui qui, parmi la faune et la flore luxuriantes qu'engendre leur climat, s'affirme pleinement comme oraculaire, c'est le pagure. La description encyclopédique qu'en donne Pierre Larousse vaut bien d'être relue : « PAGURE. (latin pagurus ; du grec pagouros, mot formé de pag, radical de pegnumi, ajuster, enfoncer, et de oura, queue. Ce crustacé est ainsi appelé parce qu'il a une queue molle, qu'il loge dans des coquilles vides).

« Crust. Genre de crustacés décapodes anomoures, type de la tribu des paguriens, comprenant un grand nombre d'espèces répandues dans toutes les mers et dont le type est vulgairement appelé bernard-l'ermite. »

Outre le chapitre intitulé Le pagure dit, Les Champs contiennent une description analogique de cet « animal admirable » (selon que Breton le notera plus tard en marge). J'y ai souligné les mots et les membres de phrases qui se rapportent directement à un aspect ou à une fonction de ce cancre reclus : « L'entrée de leur âme autrefois ouverte à tous vents est maintenant si bien obstruée qu'ils ne donnent plus prise au malheur. On les juge sur un habit qui ne

leur appartient pas (...) *Quand ils repassent le lendemain la mode n'y est déjà plus. Le faux col qui est en quelque sorte la bouche de ces coquillages livre passage à une grosse pince dorée qui saisit quand on ne la regarde pas les plus jolis reflets de la vitrine.* (...) Cela tâtonne en avançant de beaux yeux pédonculés. *Le corps* en pleine formation de phosphore reste équidistant du jour et du magasin du tailleur. Il est relié par de fines antennes télégraphiques au sommeil des enfants. » (Les Champs magnétiques, Gants blancs.)

Je reviendrai sur l'apparente anomalie que constitue une description, somme toute assez précise, dans un texte automatique. Ce qui m'importe ici, c'est que le pagure a pour caractéristique d'habiter une carapace qui n'est pas la sienne. Dans cet hybride simulé, lequel est je, lequel est l'autre ? De même, dans le discours automatique, sait-on qui parle, du sujet éveillé, raisonnable, ostensible, ou de cet étranger intérieur dont il ne sait presque rien ? Plus encore, si deux « auteurs » conviennent de laisser parler ça, en strophes alternées ou autrement, où donc s'affirme comme spécifique, irréductible, l'individualité de chacun – et dans quelle mesure peut-on prétendre que les propos « subliminaux » qu'ils tiennent ne sont pas interchangeables ? Pressé de telles questions, le pagure se renfrogne et vaticine : « Deux têtes comme les plateaux d'une balance... » ou encore : « On découvre un cerveau il y a des fourmis rouges. » Les questions demeurent en suspens, s'éparpillent ou se réduisent à une seule : que devient le langage dans l'automatisme ?

Mallarmé avait rêvé d'épurer le langage, de le soustraire à sa fonction instrumentale tournée à la seule communication. Dans cette perspective où finalement plus rien ne se dit (au-delà de ce qui est dit), où le signifiant se passe du signifié, le discours devient – par réduction ou exaltation, c'est affaire de goût – un pur objet de délectation. De tels objets, abolis bibelots, vieillissent vite et c'est de

quoi Breton, Soupault et leurs amis d'alors se sont avisés. Il y faut insister : l'entreprise qu'ils tentent renverse violemment la tendance aux raffinements, aux cachotteries fin de siècle. Le produit qu'on se propose d'obtenir est un produit brut, l'expression immédiate d'une réalité au moins psychologique, sinon spirituelle, qu'on oppose aux artifices des faiseurs de vers, le fussent-ils de vers-libres. L'immonde « réalité » de la guerre avait ruiné l'univers des artefacts esthétiques : il était urgent de porter, à la vérité de la boue et du sang, le défi d'une réalité qui « tienne le coup ». En ce sens, la tentation d'un métalangage surréel se recommande d'un réalisme psychique radical.

On sait, par le commentaire de 1930, que le souci d'expérimentation des auteurs des Champs, les a conduits à faire varier volontairement les vitesses d'écriture.

*La vitesse de référence (dite *v*, par Breton) est très grande, mais reste compatible avec, sinon un sujet, du moins un thème. C'est à cette allure qu'a été écrit le chapitre intitulé La glace sans tain, par lequel s'ouvre l'ouvrage et qui « traite » du désespoir : « Prisonniers des gouttes d'eau, nous ne sommes que des animaux perpétuels. Nous courons dans les villes sans bruits et les affiches enchantées ne nous touchent plus... » D'un bout à l'autre le ton est ainsi lointainement désenchanté, le timbre voilé. C'est dans ce chapitre que Breton situait le plus beau passage du livre. Il est « de Soupault » ; le voici : « La fenêtre creusée dans notre chair s'ouvre sur notre cœur. On y voit un immense lac où viennent se poser à midi des libellules mordorées et odorantes comme des pivoines. Quel est ce grand arbre où les animaux vont se regarder ? il y a des siècles que nous lui versons à boire. Son gosier est plus sec que la paille et la cendre y a des dépôts immenses. On rit aussi, mais il ne faut pas regarder longtemps sans longue-vue. Tout le monde peut y passer dans ce couloir sanglant où sont accrochés nos péchés, tableaux délicieux, où le gris domine cependant. »*

La vitesse supérieure à v , soit v'' , est en fait la plus grande possible. Pratiquement, elle n'a pas été dépassée. A son rythme ont été écrits : Éclipses et Le pagure dit II. Alors que la vitesse v s'accommodait encore d'un sujet, la vitesse v'' fait place à ce que le sens commun désignerait volontiers par : tout ce qui passe par la tête, et qui pourtant n'est en aucune façon (on s'en douterait) n'importe quoi. « Lorsque l'on tourne le dos à cette plaine, on aperçoit de vastes incendies. Les craquements et les cris se perdent ; l'annonce solitaire d'un clairon anime ces arbres morts.

« Aux quatre points cardinaux, la nuit se lève et tous les grands animaux s'endorment douloureusement. Les routes, les maisons s'éclairent. C'est un grand paysage qui disparaît. » A ce point, on peut tenir quittes les auteurs de la cohérence tout involontaire du texte qui reprend, à leur insu, le thème de la fin du monde sans même omettre les quatre grandes bêtes ocellées de la vision de Jean qui cantonnèrent, deux siècles durant, les tympans romans.

Il est des vitesses plus modérées : celle, par exemple, à laquelle a pu se construire le portrait du pagure – et qui permet un minimum de perception de ce qui vient d'être dit, donc, au niveau conscient, un certain préconditionnement de ce qui va s'ensuivre.

La moindre vitesse, environ le tiers de v , est déjà plus grande que « la vitesse normale avec laquelle un homme entreprend de conter ses souvenirs d'enfance ». Ce sont tout de même des souvenirs d'enfance que Breton conte dans Saisons. En ceci, il a été, on le sait, peu prodigue de confidences. Il est d'autant plus remarquable que ce soit sous le voile de l'automatisme qu'il ait choisi de livrer quelques-unes de ces images obsédantes qui orientent encore, après des années, la sensibilité de l'adulte. Il n'est pas inutile, je crois, de reprendre ici quelques-uns des fragments synoptiques publiés par Change : le texte des Champs et son commentaire marginal, onze ans plus tard.

Champs : « Je quitte les salles Dolo de bon matin avec grand-père. Le petit voudrait une surprise. Ces cornets d'un sou n'ont pas été sans grande influence sur ma vie... »

Commentaire : « Saint-Brieuc jusqu'à l'âge de 4 ans. « Les âges de l'homme » (ce chromo existe toujours). »

Champs : « J'ai commencé à aimer les fontaines bleues devant lesquelles on se met à genoux. Quand l'eau n'est pas troublée (troubler l'eau nuit, paresse dans ce monde) on voit jaillir des pierres les parcelles d'or qui fascinent les crapauds. On m'explique les sacrifices humains... »

Commentaire : « La Bretagne. »

Champs : « Petits sifflets. Je t'ai bien aimée aussi, banlieue avec tes pavillons de chagrins, ton désolant jardinage. Lotissement des terrains, j'ai votre plan dans de petites agences désertes. Le droit de pêche est compris. Voyage aller et retour en troisième s'effectuant au rappel de la leçon du lendemain ou des grands pièges bleus de la journée... »

Commentaire : « Le Raincy. Pavillons-sous-Bois. »

Champs : « Comment se fait-il que je ne voie pas la fin de cette allée de peupliers ? Il faut que la dame qui s'y engage sorte à peine de la fable pour qu'elle ose parler haut dans les grandes marées du vent. Je l'entends encore très bien, quand je pose l'oreille sur ma main comme un coquillage ; elle va tourner dans le mois de juillet ou d'août. Elle est assise en face de moi, dans des trains qui ne partent plus ; elle veut cette petite branche qu'elle a laissée tomber à la renverse sur les rails... »

Commentaire : le dessin d'un cœur, de facture naïve, entourant un prénom : ALICE.

Et ainsi de suite. L'automatisme, c'est aussi cette confidence murmurée sous le couvert d'un discours singulier ou duel, cet épanchement, vraiment comme sur le divan de l'analyste, mais en mieux, n'est-ce pas, en plus heureux, voyons, où en étais-je, oui, ces petites gares, ces petites filles, quel âge avais-je alors ? Il me souvient aussi...

L'automatisme c'est surtout, si l'on presse l'allure, la voix sauvage on curieusement maniérée de l'informulable, le discours solennel et absurde, imitant le rêve et résistant à l'investigation du parleur comme le rêve à celle du rêveur. El pas plus que le rêve, le discours automatique n'est pur. Celui qui, depuis les profondeurs, parle, n'est pas seul. Disons pour simplifier que le moi conscient l'entend à demi et lui renvoie la balle sous forme de digressions ou de jeux de mots parasites. Tout se passe comme si Je surveillait l'autre et intervenait sans relâche dans son délire ; il ne se prive pas, au besoin, de transformer une prophétie en autobiographie ; en un mot, le parleur automatique parle à plusieurs niveaux. Demeurent, comme il paraît, quelques propositions « infracassables », buttes-témoins d'un grand travail tellurique gommé par l'érosion du plausible : bonnes fortunes au sein de « l'infortune continue » que fut, aux dires mêmes de Breton, l'histoire de l'écriture automatique dans le surréalisme.

Cette parole perturbée, déviée, sans cesse trahie, sans cesse renaissante pour peu qu'une certaine distraction reprenne le scripteur, est reçue d'emblée par ses inventeurs, comme parole plus vraie ou, pour reprendre les termes du Manifeste, comme expression du « fonctionnement réel de la pensée ». Ce parti pris de « réalisme » que j'ai déjà relevé, se compose toutefois avec un appel résolu au merveilleux. Par souci de cohérence, le merveilleux pourrait bien, au même titre que l'imaginaire, être défini comme « ce qui tend à devenir réel ». Mais réel ou non, réalisé ou réalisable, le merveilleux

répond à une aspiration que la méthode de Freud, dont Breton recommande à l'origine la pratique de l'automatisme, ne saurait en aucune façon combler. Jean Starobinski, dans l'étude qu'il a consacrée à l'automatisme, sous le titre Freud, Breton, Myers (dans La relation critique), a montré tout ce que la valorisation du discours « subliminal », dès le début du surréalisme, devait à la parapsychologie de Myers, que Breton connaissait au moins par Flournoy. « Ce qu'apportait surtout Myers, observe Starobinski, c'était une notion de l'automatisme, liée à une théorie du moi subliminal, dont Breton pouvait s'accorder beaucoup mieux que de l'inconscient freudien. Car le moi subliminal est un inconscient valorisé : il recèle, si l'on en croit Myers, un courant de pensée plus riche et plus authentique que le tissu dont est fait notre moi extérieur, notre personnalité supra-liminale. »

Sans doute Breton ne pouvait-il que rejeter les présupposés spiritualistes de la théorie de Myers. Mais il reste – et en ceci l'analyse de Starobinski est pleinement convaincante – que pour lui, l'inconscient apparaît moins comme un « réservoir de pulsions », un animal honteux enfoui dans les culs-de-basse-fosse de notre mémoire, que comme une sorte de dieu caché. Qu'on s'entende : pour Breton, nulle transcendance n'est concevable, ni même tolérable. A ses yeux, ce que certains tiennent pour le divin, n'est qu'une faculté humaine détournée et mystifiée par les soins des « dresseurs » et en ceci, il se situe pleinement dans la ligne de Rousseau. Il suffit que l'homme « propose et dispose » pour qu'il rentre en possession de ses pouvoirs perdus, de sa liberté : Les Champs magnétiques sont une prophétie du commencement des temps.

Philippe Audoin.

1. Cf. José Pierre, *Le Surréalisme : Chronologie* ; Éd. Rencontre, Lausanne 1966.

2. Notes recopiées par Valentine Hugo, puis en 1966, par Alain Jouffroy, et publiées en 1970 dans un numéro de la revue *Change (Le groupe, la rupture)*.

3. Aragon. *L'homme coupé en deux.* In : *Les Lettres françaises*. n° 1233 du 9 au 15 mai 1968.

Les Champs magnétiques

LA GLACE SANS TAIN

Prisonniers des gouttes d'eau, nous ne sommes que des animaux perpétuels. Nous courons dans les villes sans bruits et les affiches enchantées ne nous touchent plus. A quoi bon ces grands enthousiasmes fragiles, ces sauts de joie desséchés ? Nous ne savons plus rien que les astres morts ; nous regardons les visages ; et nous soupirons de plaisir. Notre bouche est plus sèche que les plages perdues ; nos yeux tournent sans but, sans espoir. Il n'y a plus que ces cafés où nous nous réunissons pour boire ces boissons fraîches, ces alcools délayés et les tables sont plus poisseuses que ces trottoirs où sont tombées nos ombres mortes de la veille.

Quelquefois, le vent nous entoure de ses grandes mains froides et nous attache aux arbres découpés par le soleil. Tous, nous rions, nous chantons, mais personne ne sent plus son cœur battre. La fièvre nous abandonne.

Les gares merveilleuses ne nous abritent plus jamais : les longs couloirs nous effraient. Il faut donc étouffer encore pour vivre ces minutes plates, ces siècles en lambeaux. Nous aimions autrefois les soleils de fin d'année, les plaines étroites où nos regards coulaient comme ces fleuves impétueux de notre enfance. Il n'y a plus que des reflets dans ces bois repeuplés d'animaux absurdes, de plantes connues.

Les villes que nous ne voulons plus aimer sont mortes. Regardez autour de vous : il n'y a plus que le ciel et ces grands terrains vagues que nous finirons bien par détester. Nous touchons du doigt ces étoiles tendres qui peuplaient nos rêves. Là-bas, on nous a dit qu'il y avait des vallées prodigieuses : chevauchées perdues pour toujours dans ce Far West aussi ennuyeux qu'un musée.

Lorsque les grands oiseaux prennent leur vol, ils partent sans un cri et le ciel strié ne résonne plus de leur appel. Ils passent au-dessus des lacs, des marais fertiles ; leurs ailes écartent les nuages trop langoureux. Il ne nous est même plus permis de nous asseoir : immédiatement, des rires s'élèvent et il nous faut crier bien haut tous nos péchés.

Un jour dont on ne sait plus la couleur, nous avons découvert des murs tranquilles et plus forts que les monuments. Nous étions là et nos yeux agrandis laissaient échapper des larmes joyeuses. Nous disions : « Les planètes et les étoiles de première grandeur ne nous sont pas comparables. Quelle est donc cette puissance plus terrible que l'air ? Belles nuits d'août, adorables crépuscules marins, nous nous moquons de vous ! L'eau de Javel et les lignes de nos mains, dirigeront le monde. Chimie mentale de nos projets, vous êtes plus forte que ces cris d'agonie et que les voix enrouées des usines ! » Oui, ce soir-là plus beau que tous les autres, nous pûmes pleurer. Des femmes passaient et nous tendaient la main, nous offrant leur sourire comme un bouquet. La lâcheté des jours précédents nous serra le cœur, et nous détournâmes la tête pour ne plus voir les jets d'eaux qui rejoignaient les autres nuits.

Il n'y avait plus que la mort ingrate qui nous respectait.

Chaque chose est à sa place, et personne ne peut plus parler : chaque sens se paralysait et des aveugles étaient plus dignes que nous.

On nous a fait visiter des manufactures de rêves à bon marché et les magasins remplis de drames obscurs. C'était un cinéma magnifique où les rôles étaient tenus par d'anciens amis. Nous les perdions de vue et nous allions les retrouver toujours à cette même place. Ils nous donnaient des friandises pourries et nous leur racontions nos bonheurs ébauchés. Leurs yeux fixés sur nous, ils parlaient : peut-on vraiment se souvenir de ces paroles ignobles, de leurs chants endormis ?

Nous leur avons donné notre cœur qui n'était qu'une chanson pâle.

Ce soir, nous sommes deux devant ce fleuve qui déborde de notre désespoir. Nous ne pouvons même plus penser. Les paroles s'échappent de nos bouches tordues, et, lorsque nous rions, les passants se retournent, effrayés, et rentrent chez eux précipitamment.

On ne sait pas nous mépriser.

Nous pensons aux lueurs des bars, aux bals grotesques dans ces maisons en ruines où nous laissons le jour. Mais rien n'est plus désolant que cette lumière qui coule doucement sur les toits à cinq heures du matin. Les rues s'écartent silencieusement et les boulevards s'animent : un promeneur attardé sourit près de nous. Il n'a pas vu nos yeux pleins de vertiges et il passe doucement. Ce sont les bruits des voitures de laitiers qui font s'envoler notre torpeur et les oiseaux montent au ciel chercher une divine nourriture.

Aujourd’hui encore (mais quand donc finira cette vie limitée) nous irons retrouver les amis, et nous boirons les mêmes vins. On nous verra encore aux terrasses des cafés.

Il est loin, celui qui sait nous rendre cette gaieté bondissante. Il laisse s’écouler les jours poudreux et il n’écoute plus ce que nous disons. « Est-ce que vous avez oublié nos voix enveloppées d’affections et nos gestes merveilleux ? Les animaux des pays libres et des mers délaissées ne vous tourmentent-ils plus ? je vois encore ces luttes et ces outrages rouges qui nous étranglaient. Mon cher ami, pourquoi ne voulez-vous plus rien dire de vos souvenirs étanches ? » L’air dont hier encore nous gonflions nos poumons devient irrespirable. Il n’y a plus qu’à regarder droit devant soi, ou à fermer les yeux : si nous tournions la tête, le vertige ramperait jusqu’à nous.

Itinéraires interrompus et tous les voyages terminés, est-ce que vraiment nous pouvons les avouer ? Les paysages abondants nous ont laissé un goût amer sur les lèvres. Notre prison est construite en livres aimés, mais nous ne pouvons plus nous évader, à cause de toutes ces odeurs passionnées qui nous endorment.

Nos habitudes, maîtresses délirantes, nous appellent : ce sont des hennissements saccadés, des silences plus lourds encore. Ce sont ces affiches qui nous insultent, nous les avons tant aimées. Couleur des jours, nuits perpétuelles, est-ce que vous aussi, vous allez nous abandonner ?

L’immense sourire de toute la terre ne nous a pas suffi : il nous faut de plus grands déserts, ces villes sans faubourgs et ces mers mortes.

Nous touchons à la fin du carême. Notre squelette transparaît comme un arbre à travers les aurores successives de la chair où les désirs d'enfant dorment à poings fermés. La faiblesse est extrême. Hier encore, nous glissions sur des écorces merveilleuses en passant devant les merceries. Ce doit être à présent ce qu'il est convenu d'appeler l'âge d'homme : en regardant de côté, n'a-t-on pas vue sur une place triste éclairée avant qu'il fasse nuit ? Les rendez-vous d'adieu qui s'y donnent traquent pour la dernière fois les animaux dont le cœur est percé d'une flèche.

Suspendues à nos bouches, les jolies expressions trouvées dans les lettres n'ont visiblement rien à craindre des diabolos de nos cœurs, qui nous reviennent de si haut que leurs coups sont incomptables.

C'est à la lueur d'un fil de platine que l'on traverse cette gorge bleuâtre au fond de laquelle séjournent des cadavres d'arbres rompus et d'où monte l'odeur de créosote qu'on dit bonne pour la santé.

Ceux qui ne se veulent pas même aventuriers vivent aussi au grand air ; ils ne se laissent pas emporter par leurs imaginations fiévreuses et, du train où ils vont, tout bas : rien ne s'oppose à ce qu'ils tirent du mâchefer les verroteries qui apprivoisent certaines peuplades. Ils prennent lentement conscience de leur force qui est de savoir rester immobiles au milieu des hommes qui ôtent leur chapeau et des femmes qui vous sourient à travers un papillon du genre sphynx. Ils enveloppent de papier d'argent leurs paroles glaciales, disant : « Que les grands oiseaux nous jettent la pierre, ils ne couveront rien dans nos profondeurs » et ne changeraient pas de place avec les gravures de modes. Je ris, tu ris, il rit, nous rions aux larmes en élevant le ver que les ouvriers veulent tuer. On a le calembour aux lèvres et des chansons étroites.

Un jour, on verra deux grandes ailes obscurcir le ciel et il suffira de se laisser étouffer dans l'odeur musquée de partout. Comme nous en avons assez de ce son de cloches et de faire peur à nous-mêmes ! Étoiles véritables de nos yeux, quel est votre temps de révolution autour de la tête ? Vous ne vous laissez plus glisser dans les cirques et voilà donc que le soleil froisse avec dédain les neiges éternelles ! Les deux ou trois invités retirent leur cache-col. Quand les liqueurs pailletées ne leur feront plus une assez belle nuit dans la gorge, ils allumeront le réchaud à gaz. Ne nous parlez pas de consentement universel ; l'heure n'est plus aux raisonnements d'eau de Botot et nous avons fini par voiler notre roue dentée qui calculait si bien. Nous regrettions à peine de ne pouvoir assister à la réouverture du magasin céleste dont les vitres sont passées de si bonne heure au blanc d'Espagne.

Ce qui nous sépare de la vie est bien autre chose que cette petite flamme courant sur l'amiante comme une plante sablonneuse. Nous ne pensons pas non plus à la chanson envolée des feuilles d'or d'électroscope qu'on trouve dans certains chapeaux haut de forme, bien que nous portions en société un de ceux-là.

La fenêtre creusée dans notre chair s'ouvre sur notre cœur. On y voit un immense lac où viennent se poser à midi des libellules mordorées et odorantes comme des pivoines. Quel est ce grand arbre où les animaux vont se regarder ? il y a des siècles que nous lui versons à boire. Son gosier est plus sec que la paille et la cendre y a des dépôts immenses. On rit aussi, mais il ne faut pas regarder longtemps sans longue-vue. Tout le monde peut y passer dans ce couloir sanglant où sont accrochés nos péchés, tableaux délicieux, où le gris domine cependant.

Il n'y a plus qu'à ouvrir nos mains et notre poitrine pour être nus comme cette journée ensoleillée. « Tu sais que ce soir il y a un crime vert à commettre. Comme tu ne sais rien, mon pauvre ami. Ouvre cette porte toute grande, et dis-toi qu'il fait complètement nuit, que le jour est mort pour la dernière fois. »

L'histoire rentre dans le manuel argenté avec des piqûres et les plus brillants acteurs préparent leur entrée. Ce sont des plantes de toute beauté plutôt mâles que femelles et souvent les deux à la fois. Elles ont tendance à s'enrouler bien des fois avant de s'éteindre fougères. Les plus charmantes se donnent la peine de nous calmer avec des mains de sucre et le printemps arrive. Nous n'espérons pas les retirer des couches souterraines avec les différentes espèces de poissons. Ce plat ferait bon effet sur toutes les tables. C'est dommage que nous n'ayons plus faim.

SAISONS

Je quitte les salles Dolo de bon matin avec grand-père. Le petit voudrait une surprise. Ces cornets d'un sou n'ont pas été sans grande influence sur ma vie. L'aubergiste s'appelle Tyran. Je me retrouve souvent dans cette belle pièce avec les mesures de volume. Le chromo du mur est une rêverie qui se représente toujours. Un homme dont le berceau est dans la vallée atteint avec une jolie barbe à quarante ans le faîte d'une montagne et se met à décliner doucement. Les mendiants prononçaient le chatieau. Il y avait d'adorables colères d'enfant à propos de ces plantes grasses qu'on applique sur les cors, il y avait les fleurs de lis conservées dans l'eau-de-vie quand tu tombais.

J'ai commencé à aimer les fontaines bleues devant lesquelles on se met à genoux. Quand l'eau n'est pas troublée (troubler l'eau nuit, paresser dans ce monde) on voit jaillir des pierres les parcelles d'or qui fascinent les crapauds. On m'explique les sacrifices humains. Comme j'écoute les tambours dans la direction du douët ! C'est ainsi qu'on nomme l'endroit non couvert où l'eau est faite de tous ces mouvements des paysannes. L'herbe gobe, la nuit, une quantité de galets blancs et parle plus haut que les cavernes retentissantes. Debout sur la grande balançoire sombre, j'agite mystérieusement un feuillard de laurier. (Cela vient du temps où l'on m'asseyait sur les genoux.) Une histoire n'a jamais su m'endormir et je trouve un sens à mes petits mensonges d'alors, jolis sorbiers de la forêt. Ah ! seront-ce

indéfiniment les vacances et ces jeux en rase campagne où je suis chef ?

Petits sifflets. Je t'ai bien aimée aussi, banlieue avec tes pavillons de chagrins, ton désolant jardinage. Lotissement des terrains, j'ai votre plan dans de petites agences désertes. Le droit de pêche est compris. Voyage aller et retour en troisième s'effectuant au rappel de la leçon du lendemain ou des grands pièges bleus de la journée. Je me défie toujours un peu des gares rayonnantes et même des salles d'attente tempérées, du poinçonnage énigmatique des billets. Mais je tends une main charmante au moment de monter dans l'odeur de chèvrefeuille. D'affreuses couronnes de pâquerettes me rappellent les petites filles le jour de la première communion ; je descends un escalier monumental avec des livres de prix. Je ne revois de l'école que certaines collections de cahiers. Les Scènes pittoresques avec ce chiffonnier si rare, les grandes Villes du Monde (j'aimais Paris). J'ai craint la fraîcheur des parloirs et l'entrée de l'homme qui vient relever les absences. Les récréations pour jouer à la balle au chasseur sont trop loin. C'est à la manière de réciter *La Jeune Captive* que je choisis mon premier ami. Nous broyons des pastilles de menthe douces comme les premières lâchetés. La cour est réunie aux impératifs catégoriques du maître d'études. Les pupitres naviguent trois-mâts sur le zéro de conduite avec l'étonnante poussière des vasistas qu'on trouvera moyen de fermer. Je fais ce que je peux pour que mes parents aient du monde le soir. J'admire beaucoup la canne de ce monsieur ; ce sont les premières nouvelles que j'ai reçues d'Éthiopie. Son neveu s'offrait à m'envoyer des tortues de là-bas : c'est, je crois bien, la plus belle promesse qu'on m'ait faite, et j'attends aussi toujours ces fleurs de Nice, gravure d'un calendrier. Voici que les prières se

replient ; je commence à croire à des robes plus bleues devant le lit au dessus de dentelle, ouvrage de ma mère. On se prend à espérer d'autres proportions que celles des tableaux souverainement tristes des conversations des parents. Je crois avoir été très bien élevé. A un âge plus heureux, on ne m'aurait pas fait entrer pour un boulet de canon dans une chambre à coucher d'amis où, je ne sais trop pourquoi, l'on assistait aux derniers moments du général Hoche. Son chapeau à plumes devait lui recouvrir entièrement le visage, et je sais très bien qu'il ne faisait plus clair. On m'a laissé quelques jours dans ce logement misérable où pas un siège ne tenait d'aplomb. C'est beaucoup plus tard que m'est venu le courage de résister aux entreprises des portes. Je descendrais maintenant seul à la cave, si je ne sais toujours pas conserver l'équilibre sur les marais salants de certains bruits de clés. Le blanchissement nocturne des herbes a de quoi surprendre ceux qui ont l'habitude de dormir à la belle étoile.

Comment se fait-il que je ne voie pas la fin de cette allée de peupliers ? Il faut que la dame qui s'y engage sorte à peine de la fable pour qu'elle ose parler haut dans les grandes marées du vent. Je l'entends encore très bien, quand je pose l'oreille sur ma main comme un coquillage ; elle va tourner dans le mois de juillet ou d'août. Elle est assise en face de moi, dans des trains qui ne partent plus ; elle veut cette petite branche qu'elle a laissée tomber à la renverse sur les rails. Le chemin de Maison-Blanche mène aux plus délicieux brouillards. Rêts de plumes pour prendre les oiseaux à cordes. Vous savez que je l'ai jetée un jour dans un terrain inculte et que je n'y pense pas plus que cela. Bouche, trace amère et peuplier ne font qu'un. De proche en proche, je ne vois rien à gagner à ces attendrissements sincères.

J'ai toujours eu pitié des plantes qui se reposent au haut des murs. De tous les passants qui ont glissé sur moi, le plus beau m'a laissé en disparaissant cette touffe de cheveux, ces giroflées sans quoi je serais perdu pour vous. Il devait nécessairement rebrousser chemin avant moi. Je le pleure. Ceux qui m'aiment trouvent à cela des excuses fuyantes. C'est qu'ils ne me voient pas mal parti pour une éternité de petites ruptures sans heurts et m'accompagnent de leurs vœux. Je suis menacé (que ne disent-ils pas ?) d'un rose vif, d'une pluie continue ou d'un faux pas sur mes bords. Ils regardent mes yeux comme des vers luisants s'il fait nuit ou bien ils font quelques pas en moi du côté de l'ombre. Je suis parvenu à la limite de cette connaissance aromatique et je guérirais les malades s'il me semblait bon. C'est dit ; j'invente une réclame pour le ciel ! Tout avance à l'ordre. Que voulais-je ? Ces carrés frottés d'astres, vraiment ? De plus entreprenants vont soulever les petites plaques d'écume : malemort. Il y a des sorciers si misérables que leurs chaudrons servent à faire bouillir les nuages et ce n'est pas fini.

Je n'avance plus qu'avec précautions dans des endroits marécageux, et je regarde les bouts aériens se souder au moment des ciels. J'avale ma propre fumée qui ressemble tant à la chimère d'autrui. L'avarice est un beau péché recouvert d'algues et d'incrustations soleilleuses. A l'audace près, nous sommes les mêmes et je ne me vois pas très grand. J'ai peur de découvrir en moi de ces manèges séniles que l'on confond avec les rosaces de bruit. Faut-il affronter l'horreur des dernières chambres d'hôtel, prendre part à ces chasses ! Et seulement alors ! Il y a beaucoup de places dans Paris, surtout sur la rive gauche, et je pense à la petite famille du papier d'Arménie. On l'héberge avec trop de

complaisance, je vous assure, et cela finira mal, d'autant plus que le pavillon donne sur un œil ouvert et que le quai aux Fleurs est désert le soir.

Je suis relativement heureux de l'apparition de Notre-Dame du Bon Secours dans deux ou trois livres. Les grêlons que je prends dans la main fondront-ils éternellement ? Voyez-vous la photographie au magnésium du dément qui travaille en ces lieux à de petites dévastations sans courage et retourne les champs qui contiennent de beaux morceaux de verre ? Tu m'as blessé avec ta fine cravache équatoriale, beauté à la robe de feu. Les défenses des éléphants s'arc-boutent aux marches lever d'étoiles pour que la princesse descende et les troupes de musiciens sortent de la mer. Il n'y a plus que moi sur ce plateau sonore au balancement équivoque qu'est mon harmonie. Ah ! descendre les cheveux en bas, les membres à l'abandon dans la blancheur du rapide. De quels cordiaux disposez-vous ? J'ai besoin d'une troisième main, comme un oiseau que les autres n'endorment pas. Il faut que j'entende des galops vertigineux dans les pampas. J'ai tant de sable dans les oreilles que je ne sais d'ailleurs pas comment j'apprendrai votre langue. Au moins, les anneaux de contact s'enfilent-ils bien loin sous la peau des femmes et ne pleure-t-il pas trop de petites vagues innocentes sur la mollesse des couches ? C'est rendez-vous au-delà parmi les malices courantes, après des centaines d'expériences malignes. Petite vitesse. Pourvu que le courage ne me manque pas au dernier moment !

ÉCLIPSES

La couleur des saluts fabuleux obscurcit jusqu'au moindre râle : calme des soupirs relatifs. Le cirque des bonds malgré l'odeur de lait et de sang caillé est plein de secondes mélancoliques. Il y a cependant un peu plus loin un trou sans profondeur connue qui attire tous nos regards, c'est un orgue de joies répétées. SimPLICITÉS DES LUNES ANCIENNES, vous êtes de savants mystères pour nos yeux injectés de lieux communs.

A cette ville du nord-est appartient sans doute le privilège délicieux de cueillir sur ces montagnes de sable et de fossiles ces affres serpentines. On ne sait jamais ce que les filles de ces pays sans or nous apportent de liqueur condensée.

Le promontoire de nos péchés originels est baigné des acides légèrement colorés de nos scrupules vaniteux ; la chimie organique a fait de si grands progrès. Dans cette vallée métallique, les fumées, pour un sabbat cinématographique, se sont donné rendez-vous. On entend les cris d'effroi des goélands égarés, traduction spontanée et morbide du langage des colonies outragées. La seiche vagabonde jette un liquide huileux et la mer change de couleur. Sur ces plages de galets tachés de sang, on peut entendre les tendres murmures des astres.

L'équinoxe absolu.

Lorsque l'on tourne le dos à cette plaine, on aperçoit de vastes incendies. Les craquements et les cris se perdent ; l'annonce solitaire d'un clairon anime ces arbres morts.

Aux quatre points cardinaux, la nuit se lève et tous les grands animaux s'endorment douloureusement. Les routes, les maisons s'éclairent. C'est un grand paysage qui disparaît.

Les plus humbles regards des enfants maltraités donnent à ces jeux une langueur repoussante. Les plus petits se sauvent et chaque souci devient un espoir sans bornes. Vieillesse des maladies inventées, pouvez-vous lutter sans cesse ? Quatre des plus héroïques sentiments et toute la troupe des désirs repoussés pâlissent et perdent un sang épais. Courage auxiliaire des troupeaux empestés, union des lamentations montagnardes, torrents des malédictions salutaires. C'était une perpétuelle succession : la circulation saccadée des aurores et le circuit sensationnel des lentes rougeurs.

Dans un verre plein d'un liquide grenat, un intense bouillonnement créait des fusées blanches qui retombaient en rideaux brumeux. Les hommes aux yeux éteints s'approchaient et lisraient leur destin dans les vitres dépolies des habitations économiques. Ils voyaient les mains potelées des marchandes de sensations habituelles et toujours au même endroit les animaux abrutis et dévoués.

Et cette ardeur lourde, qui vers deux heures de l'après-midi passe près des ponts normaux, s'appuyait lentement sur les parapets. Les nuages sentimentaux accouraient. C'était l'heure exacte et prévue.

La lumière galopante meurt continuellement en éveillant les bruissements infinis des plantes grasses. Les richesses chimiques importées brûlaient aussi lourdement que l'encens. Horizontalement les charmes festonnés de rêves actuels s'étendaient. Dans ce ciel bouillant, les fumées se transformaient en cendres noires et les cris s'appliquaient aux degrés les plus hauts. A perte de vue les théories monstrueuses des cauchemars dansaient sans suite.

A cette heure tumultueuse les fruits pendus aux branches brûlaient.

L'heure des météores n'est pas encore venue.

La pluie simple s'abat sur les fleuves immobiles. Le bruit malicieux des marées va au labyrinthe d'humidités. Au contact des étoiles filantes, les yeux anxieux des femmes se sont fermés pour plusieurs années. Elles ne verront plus que les tapisseries du ciel de juin et des hautes mers ; mais il y a les bruits magnifiques des catastrophes verticales et des événements historiques.

Un homme ressuscite pour la deuxième fois. Sa mémoire est plantée de souvenirs arborescents et il y coule des fleuves aurifères ; les vallées parallèles et les sommets incultes sont plus silencieux que les cratères éteints. Son corps de géant abritait des nids d'insectes poisseux et des tribus de cantharides.

Il se lève et son effort éveille tous les bourdonnements cachés. Sur son chemin lumineux les animaux lançaient leurs cris.

La mer tourmentée illuminait ces régions ; une végétation instantanée disparut et des agglomérations de vapeurs découvrirent les astres. Activité céleste pour la première fois explorée. Les planètes s'approchaient à pas de loup et des silences obscurs peuplaient les étoiles. Les collines s'entourent des moindres lenteurs. Il ne reste sur les marais que les souvenirs des vols. La nécessité des absurdités mathématiques n'est pas démontrée. Pourquoi ces insectes soigneusement écrasés ne meurent-ils pas en maudissant les douleurs assemblées ? Tous les chers malheurs nous poussent vers ces coins délicieux. L'arbre des peuples n'est pas pourri et la récolte est sur pied. Les ordres des chefs ivres flottent dans l'atmosphère alourdie. Il n'y a plus à compter. Le courage est aboli. Concessions à perpétuité.

L'oiseau dans cette cage fait pleurer la jolie enfant vouée au bleu. Son père est explorateur. Les petits chats nouveau-nés tournent. Il y a dans ce bois des fleurs pâles qui font mourir ceux qui les cueillent. Toute la famille est prospère et se réunit sous ce tilleul après les repas.

Un croupier verse l'or à pleines mains. L'oubli est la plus belle ardeur. On ne songe qu'aux cris. Les boissons chaudes sont servies dans des verres de couleur.

C'est en des ruelles sans but que trouvent naissance les grands péchés mortels condamnés au pardon. Sinistres poteaux indicateurs, il est inutile d'accourir munis de votre flacon de sel.

On a vue sur un nombre incalculable de lacs sans liens sucés par cette petite barque au nom merveilleux. De bonne heure ce disque haletant apparut sur les voies que nous tracions. Bras sans suite. Moulures sourcilleuses. Ce ne pouvait être qu'une alerte. Les balles de coton arrivaient à donner naissance au soleil vomi

comme sur les affiches. Ce qui précède a trait aux singularités chimiques, à ces beaux précipités certains.

J'arriverai peut-être à diriger ma pensée au mieux de mes intérêts. Soins des parasites qui entrent dans l'eau ferrugineuse, absorbez-moi si vous pouvez. Les sacs de chicorée ornement des armoires participent de leur teint. De tous les navigateurs supposables, celui qui a la poitrine en forme d'escale me plaît le mieux. Sur une piste bondée d'étoiles ces cycles insensés soufflent le vent.

On n'a plus beaucoup de jours à dormir.

Après les fleuves de lait trop habitués au vacarme des pêcheuses, les grelots de l'estuaire, sous des bannières déteintes et dans ces perles se nacent tant d'aventures passées qu'il fait bon. Né des embrassements fortuits des mondes délayés, ce dieu qui grandissait pour le bonheur des générations à venir, comprenant que l'heure est venue, disparaît dans l'éloignement des mille électricités de même sens.

Suintement cathédrale vertébré supérieur.

Les derniers adeptes de ces théories prennent place sur la colline devant les cafés qui ferment.

Pneus pattes de velours.

Au large passent les fumées silencieuses et les balles suspectes. Sans merci le balancement amoureux des trombes saisit d'admiration les petits lacs et les ballons dirigeables évoluent au-dessus des armées. Ces rois de l'air adoptent une constitution nécessaire de brouillards et les tribunes s'ouvrent devant l'archevêque jaune qui a l'arc-en-ciel pour crosse et une mitre de pluie ensoleillée.

Au retour ailé de la carcasse d'âne sur le chant des mourants tout a la couleur des prairies ; seul un insecte s'oublie dans les roses de la lampe. Il est venu de ces canaux serrés dont est fait le paillon des bouteilles et s'ennuie à mourir. Je suis touché de sa contenance honorable, de ses vivacités charmantes quand je mets la main dessus. Le sang des perce-oreilles environne les plantes dont on fait tenir les feuilles au moyen d'épingles de sûreté.

Raide tige de Suzanne inutilité surtout village de saveurs avec une église de homard.

Les étalages deviennent la proie d'une infinité de microbes fluets et cela se met jusque dans les robes de mariées. Sous couleur d'amour, on dépeint aux belles les demeures mouvantes aux murs saumons. Ces épiceries belles comme nos réussites aléatoires se font concurrence d'étage en étage du labyrinthe. Une pensée coupable assiège le front des commis. Sur une lanière de ciel sifflante les mouches parjures retournent aux grains de soleil. Aux petites lyres clignotantes se poursuivent trois ou quatre rêveries signalables dans les accidents de terrain. Les anarchistes ont pris place dans la Mercédès. Un marchand de chambres à air qu'ils ont fait boire à leur santé soupire en ensemençant la route. Nous n'osons plus penser au lendemain à cause de ces bouteilles remplies de copeaux de cuivre et argentées à la surface des mers.

On pâlit sur des manuscrits déteints par le sommeil et épongés de cendre. On sera pris la main dans le coffre-fort : 13 est un nombre sûr. Les mauvaises actions nous sont comptées comme les bonnes et nous les commettons de sang-froid : mais dans les villes délicieusement ajourées, les hôtels aux murs de verre (ô le plancher de nos larmes bataviques !) nous avons de ces lassitudes poignantes comparables à l'embroussaillage des eaux sur les montures de corail blanc. Nous nous étoilons en d'incompréhensibles directions, parmi les grandes veines bleues du lointain et dans les gisements.

On signale ici le passage émouvant des croiseurs à une heure du matin. Ce n'est plus la course de régates rayure de ce jeudi. Je deviens régulier comme un verre de montre. Sur terre il se fait tard et l'on redoute un rapprochement éternel de murailles. L'artifice des mois se déclare. Les rideaux sont des calendriers. Sans se distinguer des immeubles environnants deux ou trois maisons de rapport s'interpellent. Nous nous posons des devinettes atroces froissées sur rien comme du papier de soie. Cela dure longtemps sans qu'il soit nécessaire de se creuser la tête avec la charité ou autre chose. Sous le rapport des jeux, nous sommes favorisés, à ce qu'on voit. Nous nous attirons de la limaille blessante pour le plaisir.

A la tête d'une compagnie d'assurances, nous avons fait mettre notre rêve qui est un beau malfaiteur. Les petits passe-temps anecdotiques qui montent aux jambes de nos cigares nous émeuvent médiocrement. Je n'ai pas un sou à mettre dans le journal. Au plus offrant des crépuscules s'abandonne un mobilier de grand style qui m'appartenait. Cela m'est égal à cause des moyens de transport qui mettent à ma portée le seul luxe instinctif. Je ne recherche rien tant que ces courants d'air qui

déforment utilement les petites places. A Paris il y a des monticules poudreux qui se retirent de la circulation. Le veilleur de nuit fixe une lanterne jaune et rouge et se parle des heures à haute voix, mais sa prudence ne produit pas toujours l'effet espéré.

Il se prépare de jolis coups de grisou tandis que, la tête en bas, les élégantes partent pour un voyage au centre de la terre. On leur a parlé de soleils enfouis. Les grands morceaux d'espace créé s'en vont à toute vitesse vers le pôle. La montre des ours blancs marque l'heure du bal. Les agrès stupides de l'air, avant d'arriver, forment des singes qui comprennent vite qu'on s'est moqué d'eux. Ils détendent leur queue d'acier trempé. Leur bonne étoile est l'œil, révulsé à cette hauteur, des femmes qu'ils enlevèrent. La grotte est fraîche et l'on sent qu'il faut s'en aller ; l'eau nous appelle, elle est rouge et le sourire est plus fort que les fentes qui courent comme des plantes sur ta maison, ô journée magnifique et tendre comme cet extraordinaire petit cerceau. La mer que nous aimons ne supporte pas les hommes aussi maigres que nous. Il faut des éléphants à têtes de femmes et des lions volants. La cage est ouverte et l'hôtel fermé pour la deuxième fois, quelle chaleur ! A la place du chef on remarque une assez belle lionne qui griffonne son dompteur sur le sable et s'abaisse de temps en temps à le lécher. Les grands marais phosphorescents font de jolis rêves et les crocodiles se reprennent la valise faite avec leur peau. La carrière s'oublie dans les bras du contremaître. C'est alors qu'intervient le gros poussier des wagonnets qui excuse tout. Les petits enfants de l'école qui voient cela ont oublié leurs mains dans l'herbier. Comme vous ils s'endormiront ce soir dans l'haleine de ce bouquet optique qui est un tendre abus.

EN 80 JOURS

Les banlieues tristes des dimanches et les lignes d'intérêt local sont un triste décor. Le voyageur équipé de neuf qui part n'ayant dans son cerveau brillant qu'une seule idée parcourt des yeux sa maison, la cheminée et les grandes allées qui mènent aux mairies. Je n'ai jamais vu cependant dans les mains des voyageurs attardés cette obstination froide qui fait penser aux lacs des bords de la mer.

Son pas retentit ; il marche sur son cœur.

A ce moment, il n'y a donc plus rien qui compte, pas même les cris des serviteurs sur la porte, pas même ce regard éperdu des animaux domestiques. Le bras immobile, il ouvre les yeux et le soleil se lève doucement sur sa vie sacrifiée.

Chaque passage est salué par les départs des plus grands oiseaux.

Les jardins potagers sont entourés de clôtures variées et d'arbres de mai ou d'octobre qui laissent le vent aller à la dérive. Quelles sont ces maisons galeuses qui n'ouvrent leurs volets qu'au grand jour ? Les cheminées majeures et les portes de fer des bâtiments monotones laissent courir les cris et les ronrons des machines. Il faut encore tourner le dos. Ce sont des maisons basses qui nous guettent. Les habitants sont d'anciens fonctionnaires des colonies. Dans leurs regards, on peut lire la crainte des tapirs et leur voix est semblable aux gémissements des

chacals aventureux. Ils laissent passer cet homme si grand et si courbé, puis ils l'appellent pour lui servir des plats épicés et lui conter des histoires inventées.

Il y a au centre africain un lac peuplé d'insectes mâles et qui ne savent que mourir à la fin du jour.

Il y a plus loin encore un grand arbre qui surplombe les montagnes voisines : le chant des oiseaux est plus morne que la couleur des voiles.

Vous ne connaissez pas les mineurs qui construisent des théâtres dans les déserts. Les missionnaires qui les accompagnent ne savent plus parler leur langue maternelle.

A tous les carrefours, les femmes viennent chercher l'eau limoneuse que leur abandonne la colline, couleur des nuits malheureuses. On entend chaque soir un bruit sombre qui passe douloureusement pour nos oreilles fatiguées : c'est ce voyageur amaigri qui s'assoit sur le bord d'un fossé. Les mouches orangées des routes commençaient à s'assoupir. Effrayées de cette ombre qui les couvre, elles tournent en masses serrées et se posent sur ses joues poussiéreuses. Mais il ne voit rien d'autre que la chaleur probable d'un village et le courant d'air qui lui coupera ses mains courbaturées. La nuit s'approche et ses yeux se ferment. Son rêve est ardent et rêche : galops valeureux des oublis, monstre toujours coupable, sources silencieuses des journées abîmées, malheurs des hommes touchant des primes, fumée des mots clairs et des lignes obscurcies.

Qui dissipera ces cauchemars sans cesse renaissants ? Les mouches désenchantées se sont tuées et le compagnon le plus sûr est ce tas de cailloux qui fixe la route. On ne peut donc plus savoir quel crime a commis cet homme qui dort profondément au son des chants étoilés. Les rêves se tiennent par la main : habits des femmes écorchées, soupirs des oiseaux morts de faim, cris des bateaux de bois, profondeur des précipices sous-marins. Un poisson à la chevelure souillée glisse entre les bras des plantes. Un mollusque effrayé jette un regard sur toute l'eau qui le baigne pour y découvrir son sauveur. Le poisson chevelu ne veut pas s'apitoyer et sans arrêt, il coupe les racines qui veulent le retenir. Toute la mer ne pourrait savoir où il va : villes enterrées, chaleur des corps étouffés, râle des patineurs pour la vie, maladies salées des bêtes errantes, gaz sans but, lanterne des jours, ivresse des boulevards, nuages abstraits des ciels occidentaux, passages des rires calmés, regard scieur de long, saumure emmurée, enregistrement des bassins et des parasites minéraux, magasin des souffrances à venir.

Et pourtant ce jour-là encore, le soleil s'est levé : cette route d'écailles conduisait à une ville profonde. On voyait à plusieurs kilomètres les toits multicolores qui brillaient. Une porte dorée fermait l'entrée. Dans la petite maison vitrée, un homme décoré des médailles mexicaines écrivait sur une toile les équations parallèles que lui dictait un papillon apprivoisé. Le voyageur s'arrêta et, pour la première fois depuis quelques mois, il parla à l'homme médaillé.

Ils n'avaient pas vu derrière eux un chien danois qui s'était couché devant le poêle. Il écouta. Lorsqu'il aboyait, on savait qu'il répétait toujours leurs paroles : « Dernier quartier de lune le 21, nouvelle le 27. Soleil : lever 3 h 50, coucher 7 h 56. – 1875 : terrible inondation qui fait plusieurs milliers de victimes.

1795 : création du bureau des longitudes, passage de la Bérésina.
Les fleuves de la mer Caspienne. Malédictions. »

Les marchands de vin étaient à leur poste. Les hôtels les meilleurs sont trop sûrs et tout lasse. Les fenêtres plus larges que notre vue découpent le ciel en compartiments salutaires. On lui donna la chambre 18. Une de ses fenêtres était ouverte. Il se pencha. C'était une cour étroite. Les bruits des cuisines et les odeurs d'offices se disputaient l'espace. Il vit les métaux contournés et les divinités absurdes. Au milieu, une rigole attira ses regards parce que les chers réseaux se déchiraient. Éclat des majestés abstraites et des douleurs savantes, spasme des supplices nouveauté, solde des ruisseaux savonneux. Une parfaite odeur baignait l'ombre et les mille petites saveurs couraient. C'étaient des cercles denses, des oripeaux ravagés. On apercevait à des millimètres de distance les aventures sans fin des microbes. Style des cris lavés et des visions apprivoisées. Les fumées courtes tombaient rageusement et sans ordre. Le vent seul pouvait absorber cette tourbe vivante, ces combinaisons paralysées. Les courses sauvages, les ponts des lenteurs, les abrutissements instantanés se trouvaient réunis et mêlés aux sables bleus des plaisirs modernisés, aux sacrifices sensationnels, à la troupe légère des stupéfiants élus. Il y avait les chants graves des reposoirs maladifs, les prières des marchands, les angoisses des pourceaux, les agonies éternelles des bibliothécaires.

Personne ne voulut frapper à la porte qui portait le numéro 18.

Sur les lèvres du voyageur, le sourire calme des croque-morts s'était posé. Il regarda autour de lui : c'était ce regard circulaire et lent de l'huissier scrupuleux. Il ne vit cependant que la glace de l'armoire qui occupait le seul coin sombre de la pièce. Des taches incolores la crevaient. Toute la nuit, il fixa ce miroir qui

solidifiait les plus âpres pensées. Sa tête était peuplée d'insectes musclés qui parcouraient d'un vol les méandres de ses hémisphères cérébraux. Gentilles sauterelles de vinaigre. Il cherchait cette lumière rouge qui disparaissait régulièrement. La couleur oblongue de ce feu pâlissait et devenait le sang clair qui mêlé à cet acide jaune dont on ignore le nom, coulait dans ses veines. Un grand rire secoua cet homme qui, les yeux fermés, se tenait debout devant sa glace. La pâleur de son visage était extravagante et les crapauds auraient hurlé de peur en voyant cette face plus blanche que l'air.

Avant le jour, il partit sans laisser d'adresse. Son ombre seule pourrait nous dire son incroyable gaieté. On apprit cependant qu'il s'était assis sur un banc et qu'il regardait un mur. On l'entendait toujours rire et on venait écouter ce qu'il disait : « Mois crucifiés des enfances perdues, je vous ai donné tout mon sang, il est temps de me rendre ma liberté. Vous m'avez appris à écraser mes plus curieuses cruautés, j'ai hurlé de désirs et j'ai dû marcher au pas sans regarder les fumées des agglomérations malsaines. A toutes mes haines acidulées, vous avez donné le narcotique raisonnable. J'ai longtemps aimé ce revolver qu'on voyait dans la boutique de l'armurier. Tout est bien fini maintenant. Je connais votre lâcheté et j'ai parcouru les régions brumeuses et solitaires. Je suis parti pour toujours avec ces deux amis qui ne m'abandonneront jamais : mes deux mains plus fortes que la lumière. J'ai vu tous les ports d'attente, tous les paysages passionnés. Je sais les cris fervents des insectes, les vols poussiéreux des oiseaux de passage et les bonds calmes des bêtes fauves. J'ai vendu des crimes et des larmes inodores, j'ai trafiqué avec orgueil et j'ai soif encore. Personne ne peut me dire une richesse nouvelle. Les diamants des Indes, les pépites de Californie ne m'intéressent plus, j'ai vu de trop parfaits idiots.

Les déserts m'ont paru grotesques, j'évite maintenant les oasis. Le royaume des collines parfumées est à la portée de toutes les bourses et je connais très bien les plages sans végétation tropicale. »

Il s'était levé et marchait à pas lents sur un quai. Il entra dans un café plus lumineux que les autres : une cigarette se consumait entre ses doigts. Un ancien armateur boit à petites gorgées. C'est son fils qui lui parle des mois écoulés. Derrière les buissons artificiels, les regards des gamins le guettent. C'est un ennui fiévreux.

L'épicerie voisine est pleine de monde. Saluons au passage ces sourires identiques. La meilleure boîte de homard n'est rien pour eux, les vins chimiques ne les grisent pas. Les calculs des postes auxiliaires et les rendez-vous des publications à fort tirage sont les attraits majestueux des villes. Dans certains passages fameux, on sait que des animaux sans nom dorment sans inquiétude.

Un agent de police du VI^e arrondissement rencontra un homme qui sortait d'un café et qui courait. Un carnet tomba de sa poche mais l'homme avait disparu. A la lumière d'un haut réverbère, il lut ces quelques lignes écrites au crayon :

La rougeur des crépuscules ne peut effrayer que les mortels. J'ai préféré la cruauté.

Les manufactures anatomiques et les habitations à bon marché détruiront les villes les plus hautes.

A travers les vitres des hublots, j'ai vu toujours les mêmes visages : c'étaient des vagues échappées.

La fièvre tourne doucement dans ma poitrine ; on dirait le bruit plus lointain des villes vers onze heures du soir.

L'homme courait à perdre haleine. Il ne s'arrêta que lorsqu'il aperçut une place. Héros des grandes expéditions, il oubliait toute prudence. Mais les vagissements d'un nouveau-né lui firent comprendre la gravité de l'heure. Il sonna à une petite porte et aussitôt la fenêtre qu'il regardait s'ouvrit. Il parla, attendant en vain une réponse. Il n'y avait plus personne sur la place. Il reconnut son ami et les souvenirs frappèrent ses oreilles. Comètes postiches, éruptions falsifiées, clefs des songes, charlatanismes obscurs. Il comprit la lueur des symboles et les monstrueuses évocations. Une sueur régulière et déprimante n'est pas plus atroce que cette vision aiguë des baudruches soi-disant créées. Le vide est sans doute moins étourdissant que ces danses acrobatiques. Des paroles passaient : c'était un vol triangulaire et furtif : il n'y avait donc plus rien à faire qu'à marcher sans but : les asiles d'aliénés sont peuplés de ces fragments de rêves qui conduisent les hommes devant un mur inexistant. Ophtalmies des jeunesse stériles. Les mots tombaient, entraînant tous nos élans dans leur chute.

Mais le vent avait ouvert toutes grandes les portes et ils se précipitèrent dans la nuit d'argile. Ils voyaient au-delà des brouillards. Une flamme montait et redescendait léchant les nuages.

Pendant plusieurs nuits consécutives, le voyageur courut. Ses pensées vagabondes le précédaient. Les insectes qui affolent les chevaux sont moins tenaces que ces tournoiements réguliers.

Affection prolongée des fibres nerveuses, régularité des remords salissants, dessein écrasant des solitudes reconnues. On parlait des amusements sentimentaux, des cargaisons pénitentiaires. A la lisière des sapinaies lapidées, dans les souterrains retrouvés, les yeux s'habituent à cette lumière rigoureuse. Les cycles des ombres perdues et la moire cultivée des cieux marins n'existaient plus pour ce voyageur que rien n'effrayait : les éléments tendrement énergiques, les animaux que la cruauté divinise : poissons-lunes des profondeurs océaniques, crapauds chatoyants des buissons creux, oiseaux bercés de cris.

Les clairières des forêts maritimes et des ports connus sont trop parfumées. Un fossé sablonneux, une route sans ornières abritent les plus grandes pensées.

BARRIÈRES

« N’oubliez pas, Messieurs, que vous n’êtes pas les maîtres. Il y a des distances à garder. Recevez mes meilleures salutations.

– Je préfère ces belles boutiques où la caissière trône. On peut à peine en croire ses yeux. Mais puisque vous le désirez, passez sur le trottoir d’en face, nous vous gênerons moins.

– Le retour aux principes suppose une très belle âme que nous n’avons pas. Cela n’a lieu qu’en présence des agents de police.

– Est-ce que vous avez oublié que la police est neutre et qu’elle n’a jamais pu arrêter le soleil ?

– Non merci, j’ai l’heure. Est-ce qu’il y a longtemps que vous êtes enfermé dans cette cage ? L’adresse de votre tailleur est ce qu’il me faut.

– Un bon conseil : vous irez avenue du Bois et vous offrirez une modeste pièce de dix sous à l’un des locataires de ces immeubles dont le délicieux mauvais goût exalte nos passions.

– Nous pourrons forcer ensuite la retraite des généraux morts et leur livrer à nouveau les batailles qu'ils ont perdues. Sans cela nous devrons nous inscrire en faux contre les plus équitables jugements du monde et le Palais de Justice est mouillé.

– Je n'en suis pas si sûr que vous. Un réverbère que j'aime m'a laissé entendre que les généraux et les religieuses savent apprécier la perte des moindres rêves.

– Il fait assez bon de ce côté de votre voix, mais je vous assure que nous devrions prendre garde à ces distances dont je parlais.

– Qu'importe la distance ! Je me souviens de ce voyage aux pieds du capitaine et de ce beau nègre qui nous souriait près de l'établissement. Il y avait encore dans ce pays le cher enfant que votre amie pleurait, nous l'avons poursuivi. Ses mains étaient rongées par je ne sais quel parasite.

– C'était encore un fauteur de désordre. Les mémoires sont pleins de ces sombres sinistrés qui revenaient des vieilles civilisations et se regardaient à la dérobée dans des eaux qu'ils avaient pris soin de troubler.

– Les rivières ne sont pas des miroirs, on a fait beaucoup mieux depuis dix ans. Je peux avec une pierre briser toutes les glaces de la cité où nous vivons et les insectes plus petits que les cris d'enfant en bas âge creusent avec volupté les fondations des gratte-ciel.

– Sans doute, et pourtant nous n'assistons pas encore aux pillages centraux. Vous avez tort de croire que nos voix servent à combler des espaces significatifs, Il n'y a pas bien longtemps que nous sommes nés.

– Hélas ! Un ami de la famille m'avait donné une méduse et, pour que cet animal respectable ne connût pas la faim, une liqueur verte qui contenait de l'eau de cuivre. L'invertébré dépérît à vue d'œil et, lorsque deux jours après sa mort, nous nettoyâmes le bocal, nous eûmes la joie de découvrir un coquillage mauve qui s'appelait calcédoine.

– Cela s'est vu. J'aurais moi-même à vous conter l'embellissement qui suivit la visite du Président de la République. D'un trousseau de clés qu'il avait placé sous verre naquit une pendule officielle qui sonnait l'heure des restaurations.

– Il y avait aussi ce jour-là des femmes obèses dont les chapeaux à plumes faisaient notre joie. A la fenêtre les invitésjetaient des gâteaux et tout le monde oubliait le but de cette fête.

– Je ne regarde pas si loin que vous. S'amuser et rire, n'est-ce pas l'idéal des gens de notre siècle ? Il faut aux femmes des souliers de peluche et des kimonos de satin pâle. On parle beaucoup de cette charmante manière d'agiter les fioles sentimentales avant de s'en servir.

– Les souvenirs les meilleurs sont les plus courts et, si vous m'en croyez, regardez les rages bousculées de ces peintres en

bâtement. La mariée court on ne sait où et nous n'avons plus d'allumettes.

– Comme vous dites, la fleur d'oranger ne saurait nous en tenir lieu. Savez-vous le sort qui vous attend ? Du côté de la principauté de Monaco, j'ai rencontré des ingénues bien tristes. Peut-être en êtes-vous amoureux ?

– C'est un point à éclaircir, mais cette belle lumière nous ennuie. Tout est à refaire. Je passe dans cette avenue ; un cheval emballé entre dans un jardin public : c'est une soirée perdue. »

*

« Les histoires de brigands que vous avez recueillies pour notre plus grande joie ont cessé de nous intéresser. La chanson télégraphique que je viens d'entendre au bureau de poste charme les plus obscurs citoyens. Je passe mes journées devant ce buvard maculé et je lis les confidences des correspondants.

– L'équation de la pudeur des femmes est autrement difficile. J'ai rencontré une jeune fille qui portait $x^2 + 2 ax$ sur son cœur. Cela lui allait à ravir.

– Vous m'en direz tant. Les animaux du Jardin des Plantes sucent plusieurs heures par jour du pain bis. J'ai eu la faiblesse d'aller les écouter. Sur les quais j'ai failli pleurer en saluant un remorqueur. La cheminée était rouge.

– Les rivières sont taries sur terre et dans les cieux. Les anciens naufrageurs ont la partie belle et vous voilà devant une cheminée endurcie qui n'apprivoise plus même les étincelles des forges !

– La fumée que le ciel abandonne tombe lentement vers quatre heures du soir en hiver : c'est la nuit. Mais toutes les étincelles des forges villageoises se perchent sur les réverbères.

– J'ai été souvent victime d'agressions nocturnes. Pour qu'on ne me retînt pas, je devenais pâle et balbutiais de petites étoiles dont on se contentait. Ceux qui prirent part tout l'hiver à des expéditions sans profit n'ont pas trouvé les jours si courts que vous le dites.

– Les grandes avenues sont tristes en cette saison. Nous avions froid, quand brusquement la lumière d'une boutique de bijouterie nous enchaînait.

– De très bonne heure, nous avons été préparés à cette dure vie d'inaction et aujourd'hui les femmes pas plus que les bijoux ne nous endorment.

– J'aimerais connaître ce jeune homme qui nous suivait. Il marchait résolument sur notre ombre et nous étions fous de vouloir courir. Un courant d'air s'approchait, nous entrions dans le passage et nous regardions le ciel à travers un vitrage poussiéreux. Ce même personnage nous guettait en riant.

– Il en voulait à nos moindres défaillances. Un jour, comme je lui demandai du feu, il me précéda chez un cireur énigmatique

qui se donnait des airs de roi. C'est peu après qu'il lit l'acquisition d'un revolver. Il voulait à tout prix l'essayer sur les jeunes filles de l'entresol.

— C'était un beau jour puisque l'ennui au bras duquel nous descendons le boulevard Saint-Michel nous avait abandonnés. Nous comptions les voitures et, lorsque l'une d'elles s'arrêtait, ce même jeune homme nous apportait son sourire.

— Quelle surprise, dites-moi, quand nous trouvâmes son portrait dans les journaux ! Enfin il partait pour une destination inconnue. Les voitures de messagerie occupent le centre d'une ville. Ce sont les feuilles mortes de la place.

— Sans nous en apercevoir, nous approchions des temples. Un mendiant tendait sa sébile et hurlait lorsque nous y jetions notre cigarette. Il n'y avait plus personne sur le trottoir. Quand nous étions las, je chantais de ma voix de fausset les romances que les revues académiques refusaient régulièrement. Les dames élégantes nous entraînaient au bois.

— Allons-nous-en de nos âmes si pauvres et faussées à force d'avoir été brutalement ouvertes. Les berceaux ne connaissent plus de voiles et je vois dans leur flèche une enseigne atroce pour l'avenir. »

*

« On m'a parlé d'un restaurant luxueux où les mets les plus divers sont apportés. Il y a des dessous de plats à musique, des

carafes à deux becs, des verres à pied et une magnifique porte d'entrée.

– Les plus magnifiques portes sont celles derrière lesquelles on dit : « Ouvrez, au nom de la loi ! »

– Je préfère à ces drames le vol silencieux des outardes et la tragédie familiale : le fils part pour les colonies, la mère pleure et la petite sœur pense au collier que son frère lui rapportera. Et le père se réjouit intérieurement parce qu'il pense que son fils vient de trouver une situation.

– J'ai été recommandé dès mon jeune âge à un animal domestique et pourtant j'ai toujours préféré à la chaleur de sa langue sur ma joue une petite histoire des temps passés.

– Du bout des lèvres on peut boire cette liqueur verte mais il est de meilleur ton de commander un tonique.

– Les forçats se donnent une peine immense pour garder leur sérieux. Ne leur parlez pas de ces enlèvements surnaturels. La jeune fille a encore les cheveux dans le dos.

– Il n'y a donc que ces voitures brunes pour favoriser les évasions ? Tous les jours, à midi, quelqu'un se sauve.

– Qu'il prenne garde à ces échelles qu'on jette horizontalement sur les avenues et qui sont faites de tous les « Arrêtez-le ! »

– Il s'en moque. Regardez, voici un individu qui s'approche de nous en courant à toutes jambes. Pas un cri ne s'envolera de nos lèvres. Il va plus vite que les mots les plus brefs. Je sais que derrière nous on ne peut que pâlir de frayeur. »

*

« Nous perdons la tête et nous oublions jusqu'à nos chers projets. Une crémière assise devant sa boutique nous fait peur.

– J'écoute aux portes du métro après la fermeture. La petite pluie fine a beaucoup de mal à se débarrasser du rôdeur qui la suit.

– Votre main sur mon épaule devient une morsure et votre voix cache dans ses plis des râles de moribonds.

– Vos lassitudes sortent de l'ordinaire et si vous m'en croyez nous allons nous mettre à l'abri de l'orage sous ce grand arbre.

– Les arbres ont tous une ombre et je ne veux m'arrêter que devant ces murs repeints. J'oublierai les lignes droites. Vous ne savez pas où est ce grand cercle que vous m'aviez donné ?

– Je crois l'avoir pris sur un tonneau de soleil. C'était pour l'exemple. Il y a si longtemps que les rues et votre cœur sont vides !

— Je ne vois plus que ce vieillard qui fume des bouts de cigares. Il court n'importe où. On lui crie des ordres qu'il n'écoute pas. On parle et vous n'entendez plus. Est-ce que vous n'auriez pas compris ce que nous disions ? Regardez nos mains : elles sont pleines de sang. Approchez-vous de cette femme et demandez-lui si la lueur de ses yeux est à vendre.

— Ma tête commence à être difficile à prendre à cause des épines. Venez, mon cher ami, du côté du marché aux poissons. J'ai vu dans l'œil d'une dorade une petite roue qui tournait comme dans le boîtier d'une montre. J'ai fait expédier l'animal à M. Richepin pour lui donner à réfléchir. Mais je compte vous faire d'ici peu un présent plus rare.

— Calmez-vous. C'est à deux pas d'ici ou à deux kilomètres que l'on opère pour vingt francs les aveugles mort-nés. Est-ce vous le chirurgien ?

— Je m'y perds de temps en temps. Tout est à recommencer pour eux, je vous assure que ce n'est pas gai. J'ai connu cet état. Je plongeais la tête dans les miroirs et je m'étais mis à détester les reliefs.

— Mais vous n'avez pas péché avec le même soin dans les rues des quartiers aristocratiques. Les chapeaux devenaient des monstres antédiluviens et le sourire des commerçants nous obligeait à fuir. Nous irons, si vous le voulez, boire ces liqueurs colorées qui sont, j'en suis sûr, des acides légèrement étendus d'eau.

– Pour la même raison, je vous propose d'étendre le bénéfice de nos prières aux maisons basses. Emportons cette carafe frappée dont le fond porte une jolie réclame pour les bains de mer. A domicile nous verrons à l'utiliser pour les réactions. »

*

« Autour de nous, j'ai tout de suite vu que les différents objets sentimentaux n'étaient plus à leur place.

– Il nous faut assurément établir un autre ordre. Au plus fort de la tourmente, une feuille se retourne en signe de rupture. Cela nous émeut une seconde.

– Les engrenages des prières naturelles laissent à notre esprit une grande liberté. Le jeu des valvules est ennuyeux. Vous oubliez que toutes les portes de votre chambre tournent sur leurs gonds sans qu'on les y autorise.

– Cela ralentit un peu la course des lumières. Je vous donne trois jours pour m'introduire auprès de Madame la Supérieure.

– Vous voulez rire ? Le mercredi des Cendres est un beau jour pour les cochers, mais, si vous insistez, nous irons dans ces rues sans lune où de charmantes ardeurs sont de mise.

– Je ne sais pas où vous voulez m'entraîner. Je me défie un peu de vos pelures d'oranges comme autant de petits arcs-en-ciel que vous avez fait tomber dans les cours.

– Ce sont des Arcs de Triomphe et vous pouvez jouer au cerceau. Des agents de police sont de garde à tous les coins, mais l'amour nous rend invisibles. Nous tournons la tête et le jour se lève immédiatement.

– Nous n'attendons que le résultat des courses pour revêtir nos tenues de soirée, héritage de la mère Patrie. Nous sauverons les apparences en bravant les parchemins ciliés des antichambres ducales. Il y aura beaucoup de monde et nous aurons l'occasion de nous faire voir.

– Mais vous oubliez que la porte dont il était question va s'ouvrir. Les invités viendront dans votre chambre. Le canapé n'est plus à sa place et la table va tomber. Écoutez-moi, il s'agit de votre salut. Méfiez-vous des tableaux et des dessins. La lumière que vous absorbez vous rongera les poumons et votre habit sera taché de sang. La maîtresse de maison regardera vos yeux et elle y verra tous vos crimes. Ce sont les paillettes de votre vie qui se sont égarées sous votre paupière.

– Je vous jure que je suis innocent. Vous prenez pour ma prunelle le feu de ma cigarette.

– Ce plafond vous fait peur et je sais que, si nous n'y prenons pas garde, un vieillard, c'est-à-dire la bibliothèque, me marchera sur le pied. C'est dans ce même salon que nous avons joué notre vie pour la dernière fois.

– Bast ! il y a longtemps que j'ai donné la liberté à ce fameux ver à soie. Au Caire, les officiers de marine sont de jolies feuilles

de mûrier. »

NE BOUGEONS PLUS

Le sol maté par les scies à vapeur et les foreuses de chiendent nous donnerait-il le bon exemple, une pie d'ivresse saute un à un les sillons empourprés de nielle. Le labour crépusculaire a pris fin et sur la place de l'église, les bouquets de lait des fiançailles éclosent entre les pavés. Le salut triste des cornettes âgées, la part de responsabilité du notaire et du maréchal-ferrant s'effacent dans la matinée de limonade gazeuse. Un paysan crapaud au gilet blanc tacheté de boutons de rouille boit à la santé des amoureux. Les vêtements adorables comme des dahlias. Dans l'enclos, les graminées attendent l'arrivée de la batteuse jaune et bleue.

*

Les nocturnes des musiciens morts bercent les villes à jamais endormies. Sur le perron d'un hôtel de la trentième avenue s'ébattent un bébé et un tout jeune chien. Non, vous ne pouvez vous faire une idée des mœurs aquatiques en regardant à travers les larmes, ce n'est pas vrai. L'espace doux comme la main d'une femme appartient à la vitesse. De jour en jour, on approche des maquis et des marchés. La profondeur des Halles est moindre que celle de l'océan Pacifique. Les livres épais souvent feuilletés deviennent des coquillages abandonnés et pleins de terre. Sur les rampes d'agate et les trottoirs roulants on remarque de petites étoiles à la craie qui n'ont jamais signifié que la nostalgie des tapissiers et des marins. L'antiquité est une fontaine nacrée par places, mais la gorge des sphinx a verdi. La grêle horizontale des

prisons, ce merveilleux trousseau de clés, nous empêche de voir le soleil. Une danseuse sur la corde raide, c'est notre patience changeante. A l'abri des injures posthumes, nous regrettons l'amour de toutes les femmes, nous relisons des indices barométriques à toutes les devantures de jardin.

HÔTELS

A minuit, vous verrez encore les fenêtres ouvertes et les portes fermées. La musique sort de tous les trous où l'on peut voir mourir les microbes et les vers majuscules. Mais plus loin, toujours plus loin, il y a encore des cris si bleus que l'on meurt d'émoi. Tout est bleu ici. Les avenues et les grands boulevards sont déserts. La nuit est surpeuplée d'étoiles et le chant de ces gens monte vers le ciel comme la mer s'en va à la recherche de la lune, bonheur si lourd et si peu décevant pour les âmes délicates des vagues. Les plages sont pleines de ces yeux sans corps que l'on rencontre près des dunes et des prairies lointaines et rouges du sang des troupeaux fleuris. Cadavres des jours adorés, cirque des émotions et des ivresses rouges, rouges, mais où le cœur bat comme une cloche fine et pâlie par les soleils extérieurs. La porte majeure laisse écouler les fumées oranges comme les champignons que nous aimions, le bois est tout près et les femmes rondes courent de-ci de-là en ramassant les feuilles ressuscitées et passagères ; ce sont des oiseaux de toutes les couleurs et qui chantent mieux que le vent. Quadrilatère où l'on étouffe pour jamais, mais à la sortie on sait que le chasseur est là, avec tous ces chiens, tous ces yeux et personne n'oublie la montre putain d'église qui vous frappe à la tête comme une roche qui se désagrège sans un cri.

*

Mes deux mains croisées représentent la voûte céleste et ma tête est une oie grotesque et chauve.

*

L'opérateur, pour photographier certaines plantes, est obligé de tenir un éventail et doit faire semblant de danser.

*

Le spectacle des variations alpestres, le leitmotiv du chamois, l'hôtel luxueux et les crevasses de dentelle enchantent les gens d'un sort médiocre.

*

Chanteurs des rues, le monde est grand et vous n'arriverez jamais.

*

On sent qu'il est là le baromètre monstrueux, la lyre lampe à gaz des salles d'attente.

TRAINS

Les talus se fendillent sous la chaleur des wagons rapides et des escarilles rouges de toute la vapeur qui coule loin sur les arbres. On ne sait quelle est cette odeur des loups morts de faim qui vous prend à la gorge dans les wagons des classes inférieures. Courage pour ces cris des locomotives hystériques et pour ces gémissements des roues suppliciées. Au dehors, les arbres enivrés de tous les regards ont le vertige monstrueux des foules au départ d'un avion pour un voyage éternel. A tous les signaux, une énorme bête se tient cachée et regarde d'un seul œil ce grand

lézard bruyant qui glisse sur des ruisseaux de diamants et sur les cailloux des mines aériennes.

*

Le lac qu'on traverse avec un parapluie, l'irisation inquiétante de la terre, tout cela donne envie de disparaître. Un homme marche en cassant des noisettes et se replie par moments sur lui-même comme un éventail. Il se dirige vers le salon où l'ont précédé les furets. S'il arrive pour la fermeture, il verra des grilles sous-marines livrer passage à la barque de chèvrefeuille. Demain ou après-demain, il ira retrouver sa femme qui l'attend en cousant des lumières et en enfilant des larmes. Les pommes véreuses du fossé, l'écho de la mer Caspienne usent de tout leur pouvoir pour garder leur poudre d'émeraude. Il a les mains douloureuses comme des cornes d'escargot, il bat des mains devant lui. Tout l'éclaire de son raisonnement tiède comme un corps d'oiseau à l'agonie ; il écoute les crispations des pierres sur la route, elles se dévorent comme des poissons. Les crachats de la verrière lui donnent des frissons étoilés. Il cherche à savoir ce qu'il est devenu, depuis sa mort.

*

Le monde qui écrit 365 en caractères arabes a appris à le multiplier par un nombre de deux chiffres.

*

J'ai sur le bras, du côté interne, une marque sinistre, un M bleu qui me menace.

*

Mes yeux n'appartiennent qu'à moi et je les épingle sur mes joues si fraîches et si ravagées par le vent de vos paroles.

*

Rien ne laisse à désirer dans cette crèche blanchie à la chaux où se promène l'hermine des sacres les plus lointains de commun accord avec la loutre au mimosa, la gentille épouse du soin maternel.

*

L'amour au fond des bois luit comme une grande bougie.

LUNE DE MIEL

A quoi tiennent les inclinations réciproques ? Il y a des jalousies plus touchantes les unes que les autres. La rivalité d'une femme et d'un livre, je me promène volontiers dans cette obscurité. Le doigt sur la tempe n'est pas le canon d'un revolver. Je crois que nous nous écutions penser mais le machinal « A rien » qui est le plus fier de nos refus n'eut pas à être prononcé de tout ce voyage de noces. Moins haut que les astres il n'y a rien à regarder fixement. Dans quelque train que ce soit, il est dangereux de se pencher par la portière. Les stations étaient clairement réparties sur un golfe. La mer qui pour l'œil humain n'est jamais si belle que le ciel ne nous quittait pas. Au fond de nos yeux se perdaient de jolis calculs orientés vers l'avenir comme ceux des murs de prisons.

*

Il n'y a pas moyen de s'ennuyer : ce serait au détriment des caresses et tout à l'heure nous n'y serons plus.

*

Le cercle d'héroïsme et d'argent plane encore, avion du plus vieux modèle, sur la province.

*

Ma jeunesse en fauteuil à roulettes avec des oiseaux sur le manche de l'avenir.

*

La volonté de grandeur de Dieu le Père ne dépasse pas 4 810 mètres en France, altitude prise au-dessus du niveau de la mer.

*

Harangue les flots, doge multicolore, soleil emphatique, vengeur des filles qui dansent couronnées de poissons enflammés.

USINE

La grande légende des voies ferrées et des réservoirs, la fatigue des bêtes de trait trouvent bien le cœur de certains hommes. En voici qui ont fait connaissance avec les courroies de transmission : c'est fini pour eux de la régularité de respirer. Les accidents du travail, nul ne me contredira, sont plus beaux que les mariages de raison. Cependant il arrive que la fille du patron traverse la cour. Il est plus facile de se débarrasser d'une tache de graisse que d'une feuille morte ; au moins la main ne tremble pas. A égale distance des ateliers de fabrication et de décor le prisme de surveillance joue malicieusement avec l'étoile d'embauchage.

*

Qu'est-ce qu'on attend ? Une femme ? Deux arbres ? Trois drapeaux ? Qu'est-ce qu'on attend ? Rien.

*

Les pigeons d'arrêt qui font assassiner les voyageurs tiennent dans leur bec une lettre bordée de bleu.

*

Entre les multiples splendeurs de la colère, je regarde une porte claquer comme le corset d'une fleur ou la gomme des écoliers.

*

Les égoutiers du paradis connaissent bien ces rats blancs qui courent sous le trône de Dieu.

*

Le jour des Morts, je naissais dans une prairie affreuse parmi les coquillages et les cerfs-volants.

*

Soleils des mers astrales, torpillages de rayons noirs et des grands longs bateaux malaise couloir et regards des capres, des muscatelles, des marasquins ! Chérie, où est cet acrobate, ce petit nid où je suis né ? Le cheval de mon ami est un pur-sang dédoublé, il court à travers champs et lance des flammes par ses naseaux poudreux. Son galop est plus fort que la nuit, plus puissant que la vapeur éthérée de l'amour. Quand pourrons-nous serrer entre nos jambes ce monstre mammifère, cette chèvre thibétaine qui grimpe sur le Gaurisankar au son des flûtes de métal plus doux que ton cri, ô berger désolé. Nous verrons des buvards sanguinolents et des visages bleu pastel. Ils seront habillés de vert de lumière et de feuilles tressées. Leurs yeux sont d'un gris pâle qui fait trembler les hommes et avorter les femmes.

*

Tentation de se faire servir une consommation nouvelle : par exemple une démolition au platane.

*

Présent à la première heure, le hareng blanc astique le comptoir et cela fait une buée de poésie qui affame.

*

Aujourd’hui ou un autre jour on oubliera d’allumer les réverbères.

*

Ne dérangez pas le génie planteur de racines blanches, mes terminaisons nerveuses sous terre.

*

Vous trouverez à toutes ces pages ce simple mot : Adieu.

Les oiseaux de menuisier vers le pôle

minuit

des passagers

sévèrement vêtus

la jeune fille

a pour tour de cou

une petite flamme d’alcool

la volonté la volonté

Moyen de faire fortune

avec l’inspiration dentelle

*être grave
les serpentins
de la musique
les mains
devant un mécanisme d'horlogerie
comme le ciel*

*Reprendre la chanson de gestes
autant rire
du rectangle réclame
aux eaux minérales et aux fleurs
ne quittez pas
le moment vient où la tendresse
passe
parmi l'honorabile société*

GANTS BLANCS

Les couloirs des grands hôtels sont déserts et la fumée des cigares se cache. Un homme descend les marches du sommeil et s'aperçoit qu'il pleut : les vitres sont blanches. On sait que près de lui repose un chien. Tous les obstacles sont présents. Il y a une tasse rose, un ordre donné et sans hâte les serviteurs tournent. Les grands rideaux du ciel s'ouvrent. Un bourdonnement accuse ce départ précipité. Qui peut courir aussi doucement ? Les noms perdent leurs visages. La rue n'est qu'une voie déserte.

Vers quatre heures ce jour-là un homme très grand passait sur le pont qui unit les différentes îles. Les cloches ou les arbres sonnaient. Il croyait entendre les voix de ses amis : « Le bureau des excursions paresseuses est à droite, lui criait-on, et samedi le peintre t'écrira. » Les voisins des solitudes se penchaient et toute la nuit on entendit les sifflements des réverbères. La maison capricieuse perd son sang. Nous aimons tous les incendies ; quand la couleur du ciel change c'est un mort qui passe. Que peut-on espérer de mieux ? Un autre homme devant la boutique d'un parfumeur écoutait les roulements d'un tambour lointain. La nuit qui planait au-dessus de sa tête vint se percher sur ses épaules. Les éventails conventionnels étaient à vendre : ils ne produisaient plus de fruits. On courait sans savoir les résultats dans la direction des ouvertures maritimes. Les horloges désespérées égrenaient un chapelet. Les ruches vertueuses s'organisaient. Personne ne passait près de ces grandes avenues

qui sont la force des villes. Un seul orage suffisait. Très loin ou tout près, la beauté humide des prisons était méconnue. Les meilleurs refuges sont les gares puisque jamais les voyageurs ne connaissent la route à suivre. On lirait dans les lignes des mains que les gages de la fidélité la plus odorante sont sans avenir. Que pouvons-nous faire des enfants musclés ? Le sang chaud des abeilles est conservé dans les bouteilles d'eaux minérales. Jamais on n'a vu les sincérités découvertes. Les hommes connus perdent leur vie dans l'insouciance de ces belles maisons qui font battre les cœurs.

Que paraissent petites ces marées sauvées ! Les bonheurs terrestres coulent à flot. Chaque objet sert de paradis.

Un grand boulevard de bronze est le chemin le plus direct. Les places magiques ne sont pas de bonnes stations. La marche lente et sûre : au bout de quelques heures, on aperçoit la jolie plante du saignement de nez. Le panorama des poitrinaires s'allume. On entend tous les pas des voyageurs souterrains. Mais le silence le plus ordinaire règne en ces lieux étroits. Un voyageur s'arrête, altéré. Émerveillé, il s'approche de cette plante colorée. Il veut sans doute la cueillir mais il ne peut que serrer la main d'un autre voyageur couvert de bijoux dérobés. Leurs yeux se donnent des flammes soufrées et longtemps ils parlent de leurs merveilleux cris. On croit entendre un murmure de lune sèche, mais un regard dissipe les plus prodigieuses rencontres. Personne n'a pu reconnaître ces voyageurs de race pâle.

Les crépuscules des banlieues et la tristesse des fêtes foraines les séparaient. Il fait si beau sous la tente. Une vapeur azurée parcourait les abords de la clairière et la plante miraculeuse

croissait lentement. Aux extrémités militantes, de longs appels faisaient frissonner les arbustes ; c'étaient des paquebots qui quittaient pour plusieurs années l'île des adorations. Les émigrants calculaient déjà et n'ignoraient plus les combinaisons sentimentales. La forêt environnante se dépeuplait. Les animaux dans leurs tanières regardaient leurs petits. Les nuages disparaissaient rapidement laissant mourir les étoiles. La nuit se tarit.

Un voyageur insouciant dit à son compagnon : « J'ai marché devant moi et j'ai compris la fatalité des courses perpétuelles et des orgies solitaires. A ma droite j'ai tué un ami qui ne connaissait que le soleil. Ses rayons nous éclaboussaient douloureusement et j'avais si soif que j'ai bu ses souffrances. Il riait encore en me confiant son dernier soupir. Je ne pus m'empêcher de grincer des dents en lisant dans ses yeux la résignation passionnée des suicidés. Le vent me serrait la gorge et je n'ai pu savoir qui me parlait toujours. Je vous ai reconnu. »

Le silence obscur des métaux paissait leurs paroles. Le voyageur dont les mains étaient ornées répondit : « Les trois meilleurs jours de ma vie ont laissé dans ma poitrine un cœur pâle. Les odieuses saveurs des pays orientaux dressent des cauchemars. Je me souviens d'un homme qui courait sans voir ses mains. Aujourd'hui je vous revois. »

C'est ainsi qu'ils atteignirent les mois en *r*. Le jour se retire abandonnant à leurs lèvres quelques paroles très pures. A cette époque des autres années tous les corps s'entrouvrant sur des voies lactées, ils montaient dans les observatoires. Ils pâissaient là sur des calculs de distances, de probabilités. Quelques dictons infaillibles comme celui de la Saint-Médard au besoin leur revenaient en mémoire. Ils découvraient rarement un astre rouge comme un crime lointain ou une étoile de mer.

L'entrée de leur âme autrefois ouverte à tous vents est maintenant si bien obstruée qu'ils ne donnent plus prise au malheur. On les juge sur un habit qui ne leur appartient pas. Ce sont le plus souvent deux mannequins très élégants sans tête et sans mains. Ceux qui veulent prendre de belles manières marchandent leurs costumes à l'étalage. Quand ils repassent le lendemain la mode n'y est déjà plus. Le faux col qui est en quelque sorte la bouche de ces coquillages livre passage à une grosse pince dorée qui saisit quand on ne la regarde pas les plus jolis reflets de la vitrine. La nuit, elle balance joyeusement sa petite étiquette sur laquelle chacun a pu lire : « Dernière nouveauté de la saison ». Ce qui habite nos deux amis sort peu à peu de sa quasi-immobilité. Cela tâtonne en avançant de beaux yeux pédonculés. Le corps en pleine formation de phosphore reste équidistant du jour et du magasin du tailleur. Il est relié par de fines antennes télégraphiques au sommeil des enfants. Les mannequins sont là-bas de liège. Ceintures de sauvetage. On est loin de ces charmantes formules de politesse.

LE PAGURE DIT :

J'AI BEAUCOUP CONNU

Le général Éblé distance

Papillotes

Les incompatibilités d'humeur suivant l'astronomie

Une personnification de Bonjour

L'ivresse triste des dégustateurs

*A présent je me balance sur la chute des feuilles et je dors
la tête dans les plumes comme une casserole*

*Tout m'est indifférent depuis les signaux singuliers où
s'affirma la jalousie de la poussière*

RIDEAUX

*Souricières de l'âme après extinction du calorifère blanc
méridien des sacrements*

Bielle du navire

Radeau

Jolies algues échouées il y en a de toutes couleurs

Frissons en rentrant le soir

Deux têtes comme les plateaux d'une balance

N'A JAMAIS EU DE COMMENCEMENT

Tuiles huile ile serpe

A coups de hache le président se couvre

Il va falloir se mettre à l'abri

Les meilleurs ouvriers sont à craindre

On ne voit plus à deux pas devant soi

La femme au fagot

Je ne comprends pas cette rencontre en sortant du Palais

Ceinture de médailles

Sciure en arc de cercle aux terrasses des cafés

Nuage de sauterelles sédiment

Il y a des pays entiers construits sur des carcasses des arêtes

Tout a la couleur du rubis sept fois

GRAND LUXE

Arbres empaillés des palaces

Prisonniers graciés pour leur bonne conduite

État solide liquide gazeux

Action d'éclat du soleil

Manivelle marchant à la vapeur des prés le matin

Il faut tenir compte de la distance admirable

C'est moi qui fais les premiers pas

*Si seulement mes amis n'avaient pas été changés en statues
de sel*

Espace d'une minute que je parcours à cheval

Villégiatures prochaines

*Porches dans le désert ô ces cathédrales qui sont des
pyramides de singes*

Je crois que je brouille les civilisations odeur de pourpre

Encore un fait divers

Mon Dieu nous ne serons donc jamais

Sacre du poulpe sur le cristal de roche

C'est la broche de Son corsage

Papier d'étain non papier déteint

Comme il y a tablette et papyrus

Idéologie ardente

Beau mollet

Trompette du square

DÉLIVRANCE

Faculté de se donner

Renseignements gratuits

Amendez-vous sur terre

Heureux de faire plaisir

Voici les jolies pioches du retour en arrière inoffensif

L'or mérité

*Champignon poussé dans la nuit demain il ne sera plus
frais*

Saisons animatrices de nos désirs

Ouverture des portes devant l'écuyère

TEMPÊTE DANS UN VERRE D'EAU

*Mareyeur ami des procédés sérieux suis-moi bien
J'ai plus d'un tour dans mon sac
Avec de vertes transparences stylées
On n'a pas idée de ces calorimètres
Qui donnent leur envergure à nos désirs
Où s'entretiennent les belles sentimentalités à 32°
Je crains le mal de mer
Rame insupportable du préparateur
Expérience de nos vies mesurées au nombre de battements
de cœur
C'est un ruissellement très long grâce à la complicité des
bouquets animés de musique*

DÉTOUR PAR LE CIEL

Enfant trame un désespoir de perles

S'inspire des boîtes qu'il a reçues pour sa communion

*Se pose le problème de la naissance sous forme d'une jolie
équation en do*

Barricade sa fenêtre de ses cils

*Joue avec la prière de sa petite sœur qui est plus argentée
que la sienne*

Endure les mauvais traitements

De deux à trois

*Se multiplie à la façon des microbes de son livre
notamment par scissiparité celui qui se sépare de lui a
des ailes*

Il pense aux belles karyokinèses

Pendant la messe

LES JEUNES POUSSES

La rampe au théâtre ou la barre d'appui

Forme des capucines

*La scène est sablée avec de petits espaces multicolores pour
les hymnes nationaux*

Fini de rire

De concession en concession

Les jolies empreintes digitales sur le calendrier

*Roi des prairies sentimentales où les chapeaux hauts de
forme sont des saules*

Roi nègre par conséquent

TERRE DE COULEUR

*Les vers suivent les canaux des mottes et rencontrent des
péniches de cristal traînées par des taupes*

*Ils craignent l'éclat du soleil et de la bêche également
bleus*

Se ravissent mutuellement l'espérance

Les rosées placent partout des gobelets

Les perce-oreilles boivent

*Ils écoutent aux portes et se logent dans les boîtes à outils
Semences*

Clous de girofle

TOUT CE QU'IL Y A DE MYSTÉRIEUX

Le Combat de Coqs de Jérôme

Une rupture de ban suivie de prospectus

Sable noir

Moulure de paradis

Inspection solaire puis fraîcheur réelle

Je songe à l'été dans le dortoir

On m'a dit Qu'avez-vous à la place du cœur

LE PAGURE DIT :

LES SENTIMENTS SONT GRATUITS

Trace odeur de soufre

Marais des salubrités publiques

Rouge des lèvres criminelles

Marche deux temps saumure

Caprice des singes

Horloge couleur du jour

ON APPLAUDIT

Chaleur des locomotives endimanchées

Cache-poussière des prostituées

Problème marin lune

Méridiens solides ruche

Calomel des enfances au théâtre

Les campagnes bleues

Il y a trois habitants

Poissons volants amoureux des étoiles

Barbe des fleuves langueur

Occident

Mille ans boussole

Les pharmaciens psychologues sont un danger public

Rage des manufactures de Chicago

Sacre

Les hommes aiment la pâleur des animaux

RÈGLEMENTS

Épingles rougies

Sommeil soucieux des pères de famille

Table de valeurs sucrées

La pêche des raisonnements est en solde

Police des sexes

Papier vol mouchoir sanglant

Occupations académiques la brebis court dans les palaces

Couche des miroirs

Astres républicains

Ma langue animal des riches bourgeois désœuvrés

Soupirs des mères heureuses

LES MODES PERPÉTUELLES

Crime des adolescents sels anglais

Rivière des mains gercées

Palais des fêtes et des aurores

Rouge rouge la chanson

Le sucre doux devient la couleur verte

Sensations pâlies

Courage buvard vierge

Une mouche fait peur aux vieillards

On découvre un cerveau il y a des fourmis rouges

Marche

Marche

Allélulia

BULLETINS

Les gaz incolores sont suspendus

Deux mille trois cents scrupules

Neige des sources

Les sourires sont admis

Ne donnez pas les promesses des matelots

Les lions des pôles

La mer la mer le sable naturel

Le perroquet gris des parents pauvres

Villégiature des océans

7 heures du soir

La nuit du pays des rages

Les finances le sel marin

On ne voit plus que la belle main de l'été

Les cigarettes des moribonds

LES MANUFACTURES

*Les animaux étrangers et les généreux industriels sont dans
le même cercle*

L'avenue des baisers

Maladie des jeunes gens

Les papiers du mur des lits des cages et des cirques

Ateliers des saluts

Une danse vite une danse

La chimie délicate

Jetez les dés

Un homme à la mer

Un homme passe je veux le voir

Il court bleu plus bleu que mes doigts gelés tache des rails

Les chemins de fer les usines

Le fer brûle

Le bois

Le tabac des prisons mère des rêves

Un bar rond-point galanterie maladive

Jeudi jeudi

Prenez votre main la tête des arbres

Calme des soleils

Corps composés sels

Camions apportez-nous les résultats

Les ombres nos amies

Un général commande à des mains

Les belles montres

L'ÉTERNITÉ

Ouverture des chagrins une deux une deux

Ce sont les crapauds les drapeaux rouges

La salive des fleurs

L'électrolyse la belle aurore

Ballon des fumées des faubourgs

Les mottes de terre cornet de sable

Cher enfant toléré tu souffles

Jamais poursuivi le mauve lumière des maisons closes

Le tapis est bordé de nids de feuilles mortes

Les déménagements suivis des orphéons villageois

*Sur les murs pour les jours de fête on accroche des yeux
joujoux des pauvres*

Adieu source des maladies

Tous les cris tous et ceux qui restent sont liquides

Pour grandes personnes l'ordre rouge

Maison soleil danse oubliant les voiles du brouillard

Été lune

*La lanterne et le petit arbre gris qui porte un nom
exotique*

O 133 ce sont les doigts des ataxiques les vignes des champs

La biologie enseigne l'amour

Tissez les lucides vérités

On entoure ma tête d'un bandage

Crime ou suicide

L'acétylène est un œillet blanc

Les affreux lorgnons

COMMANDEMENTS

Loterie des ascensions et des reines-marguerites

On joue aux cartes les mille larmes de la jeunesse tendre

Titre des bien-aimées

Le miel des fronts passe à des distances calculées la nuit de travail

Les différents maux des rues jours gais des samedis sucrés

Bouche de métal soleil couchant

L'air comprimé c'est la honte

Qui veut chanter la romance des brûlures

Le joli sang est une rose

Un éventail de reflets

La couleur du lait repose

A cet occident de richesses

Les plus gracieuses machines

Et les odieux marchands d'habits

Offrent à nos pensées câlines

Les fumées des reconnaissances

Il y a tant à lire dans ces passages

Nos veines éclatent fusées belles fusées

L'humidité corrode nos sentiments de nuances choisies

Nos loisirs jaunes des dimanches

Registre des passions numérotées

*Les allumettes sont excellentes et fleurissent à tout bout de
champ*

Vive le cervelet des souris

AU SEUIL DES TOURS

Les ondes des miracles et des gestes

Le calcul divin des palais

Grâce pour tous ces membres

Un tapis solide une canne à épée et la gloire des exilés

Les numéros des horizons langue écarlate inclinaisons

Pourquoi baisser la tête noble ou lutteur

Les jours passent à travers les mains

Petite flamme pour aveugles-nés

Démonstration des rires école brune au bout du village

fumée bleue des charbonniers et des forestiers alpestres

Un arc-en-ciel berger magicien

La lumière vient comme une source

La physique n'est plus rien

Ces longs fils et les télégrammes sont les fleurs de nos civilisations roses

Il faut s'occuper des voisins odeurs des nuits et des lendemains

Le collège fenêtre tapissée de lierre

Le galop des chameaux

Port perdu

La gare est à droite café de la gare Bifur C'est la peur

Préfectures océaniques

Je me cache dans un tableau historique

Si vert qu'il va fleurir

Les feuilles sont des soupirs tendres

*A la hâte coupez vos désirs trois-mâts échappés danseurs
fous*

La mer n'a plus de couleur venez voir la mer des algues

La giroflée mappemonde ou requin

La pauvre girafe est à droite

Le phoque gémit

*Les inspecteurs ont dans leurs mains des obscurités et des
martins-pêcheurs un graphomètre animal des villes
sèches*

*Pour vous étamines perdues État-major des éternités
froides*

LES MASQUES ET LA CHALEUR COLORÉE

Les bouteilles de flammes sont douces si douces

Les pirates des faubourgs ont du noir aux yeux

Clarté verte adoration des paysages

Souliers vernis

*Compagnie industrielle sans titre L'association chimique
des pendules*

Laxité des rongeurs sans yeux

Boulimies des coupeuses pâles

*Naïveté mauve des marchands de volets rapides et
brutalement creusés*

*Sous l'œil des acides adoptés les phares donnent du
courage*

Eau verte pour femmes

*Journaux d'avant-hier les grands-mères radotent le ciel est
bleu la mer est bleue les yeux sont bleus*

Rayons musicaux quadrupèdes sabre indolent

*Les guêpes déchirées sont muettes ce sont des mygales
pleureuses Le sac des villes sous la mer les pigeons sont
présents les lustres coupent les murs et les cervelles*

Il y a toujours des réveille-matin

La basilique des secondes effrayées

L'importance des baromètres poissons plats

Le basilic et le réséda

*Danses espagnoles falaise des gestes échafaudage de
torrents*

Une sphère détruit tout

LA FIN DE TOUT

ANDRÉ BRETON & PHILIPPE SOUPAULT

BOIS & CHARBONS

LES CHAMPS MAGNÉTIQUES

SONT DÉDIÉS

A LA MÉMOIRE DE

JACQUES VACHÉ

S'il vous plaît

ACTE PREMIER

Un salon à 5 heures du soir.

Porte au fond. Fenêtres à droite et à gauche.

Deux fauteuils. Un pouf. Une table basse. Une lampe.

Glaces.

PAUL : 40 ans, moustache à l'américaine ; courbé, cheveux gris.

VALENTINE : 25 ans.

FRANÇOIS : 27 ans, rasé.

Scène I

PAUL : Je t'aime.

Long baiser.

VALENTINE : Un nuage de lait dans une tasse de thé.

Silence.

PAUL : Quelle peine veux-tu que j'aie à choisir entre le passage des Tropiques et dès que tu ouvres les yeux ces aurores plus lointaines qui m'éblouissent ? Le phosphore blanc des lèvres des autres femmes m'avait jusqu'ici rendu l'amour impossible. Incertain de te trouver, j'écoutais la pluie des chevelures heurter les vitres de ma paresse et je n'apercevais au loin que le

bouillonnement de l'air mécanique. Il faut avouer que je me suis longtemps laissé prendre aux trompeuses altercations de ce couple rigide : le réverbère et le ruisseau.

VALENTINE : Parle sans crainte. Ces mots que tu vas dire, je les connais, mais qu'importe ! Voici que notre vie monte lentement avec tes yeux qui me regardent et qui m'oublient. Tu vas encore me bercer de souviens-toi, te souviens-tu ?

PAUL : Il faut se tenir à une certaine distance du mur pour éveiller l'écho. Avec tous ceux que nous aimons, l'espoir est d'arriver les bras tendus à entourer le tronc de cet arbre supraterrestre.

VALENTINE : Les mille et une nuits se fondent dans l'une des nôtres. J'ai rêvé que nous nous noyions.

PAUL : Il y a longtemps que la charmante statue qui domine la tour Saint-Jacques a laissé tomber la couronne d'immortelles qu'elle tenait à la main... Comment te plais-tu dans ton nouvel appartement ?

VALENTINE : Le bureau de mon mari donne sur le jardin du Palais-Royal.

PAUL : Ah oui ! le jeu de barres.

VALENTINE : Méchant. Et ces miettes de pain aux oiseaux : la solitude ? Les contrées de l'imagination sont d'un vaste !

PAUL, *surprenant dans la glace un de ses propres jeux de physionomie* : C'est très justement qu'on a comparé certains regards à l'éclair : ils font apparaître les mêmes branches brisées, les mêmes jeunes filles blondes appuyées à des meubles noirs... Tu es plus belle qu'elles.

VALENTINE : Je sais. Tu aimes les châtaignes étincelantes qui se fondent dans mes cheveux.

Silence.

PAUL : L'as-tu entendu rentrer ?

VALENTINE : La morale courante ; on pense à l'eau courante.

PAUL : Le charme est dans cette chanson liquide admirable, l'épellation des enfants du catéchisme. Au besoin, de quoi parlez-vous ?

VALENTINE : Une patience d'ange. J'ai une patience d'ange. Il louerait une villa, un pied-à-terre pour la saison. Beaucoup de lierre. Comme les autres hommes, il est tour à tour l'esclave de sa fatigue et de sa joie. (*Arrangeant un pli de sa robe.*) Ma robe te plaît ?

Il s'approche.

PAUL : La boîte des bras à l'intérieur de peluche bleue.

VALENTINE : Amour.

PAUL : La chair ou les perles. Scaphandrier dans les ondes de cristal. Tout ce qui tient à un fil.

VALENTINE : Le paradis commence où bon nous semble. Le jour gris ardoise a des cornes d'autos bleues, la nuit on vole sur une palme argentée.

PAUL : Que fais-tu demain ?

VALENTINE : Les grands magasins seront ouverts : la jeunesse de tant de femmes.

PAUL : A l'inspecteur qui se tient debout près de la porte : « L'ascenseur, monsieur, s'il vous plaît ? »

VALENTINE : Le sourire des vendeurs. Une tout autre coquetterie.

Silence.

A quoi penses-tu ?

PAUL : La douceur de vivre. Tout le monde s'en mêle. Les fils de la Vierge à hauteur de visage d'hommes, le chant des capitales.

VALENTINE : Tu ressembles à ces employés qui, à l'arrêt des trains, passent avec un marteau le long des roues.

PAUL, *distrait* : Je me suis souvent demandé quelle peut être en rapide et en amour la vitesse des mouches qui vont de la muraille arrière à la muraille avant du compartiment à couchette ou autre. (*Revenant brusquement à elle.*) Tu n'as pas froid ?

VALENTINE : Quelle heure est-il ?

Silence.

Paul, mon bonheur est doux comme les oiseaux affamés. Tu peux jouer en baissant les paupières ou en fermant les poings. Je consens à être désespérée. J'ai tellement pensé à toi depuis l'autre jour !

PAUL : Parle.

VALENTINE : Les mots brillants que je voudrais dire filent au ciel comme les étoiles que tu regardais. Tu ne veux plus rire ? Lorsque tu es loin de moi, c'est ton rire que j'entends d'abord.

Scène II

FRANÇOIS *entre, les mains tendues* : Chers amis, je viens vous faire mes adieux. (*A sa femme.*) C'est dommage qu'une

promenade à Genève ne vous ait pas tentée. Je ne me console pas de partir seul.

VALENTINE : Mon ami, je suis si fatiguée.

FRANÇOIS : Plus fatiguée ?

VALENTINE : Oui. Des vertiges. Ma tête est comme ces appareils qui sonnent annonçant le prix de la marchandise achetée. Je suis perdue dans ces parages. Avant l'arrivée de Paul, un rayon de soleil tombant sur la plante verte me tenait en haleine comme un roman d'aventure.

FRANÇOIS : Vous devriez prendre une tasse de tilleul avec du cognac. Quelquefois j'ai des malaises semblables. Eh bien, je me fais faire une infusion bien chaude de tilleul et j'y verse quelques gouttes de cognac. C'est très efficace. Ne voulez-vous pas essayer ?

VALENTINE : Non, je vous remercie, ce ne sera rien. Je vais déjà mieux. Je vous en supplie, qu'on ne s'occupe pas de moi, je me trouve déjà si ridicule.

PAUL : Il n'y a rien là de ridicule. Voulez-vous que je sonne ?

VALENTINE : Ne vous dérangez pas.

PAUL : Vraiment ?

VALENTINE : Vraiment.

FRANÇOIS : C'est égal, une petite tasse de tilleul avec un peu de cognac ne vous ferait pas de mal.

Silence.

VALENTINE : A quelle heure votre train ?

FRANÇOIS : 19 heures 33.

VALENTINE : Votre adresse.

FRANÇOIS : Hôtel Bristol, Genève. J'espère que vous n'allez pas trop vous ennuyer. (*A Paul.*) Tâche de la distraire. (*Lui prenant le bras.*) Je compte sur toi, mon vieux.

VALENTINE : Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

FRANÇOIS : Te souviens-tu de Jean Le Houilleur ?

Depuis longtemps, je devais aller le voir. Il a été mon meilleur ami.

VALENTINE : Vous m'en avez souvent parlé.

FRANÇOIS : C'est vous qui m'avez encouragé à partir, et je le regrette presque maintenant. Il m'est si facile de ne penser qu'à nous. Si seulement vous consentiez à quitter Paris ! C'est donc bien difficile de renoncer à ces courses, à ces soirées ? Je voudrais tant faire revenir le rose sur ce visage, ne plus vous voir ces yeux cernés.

VALENTINE : A vous croire, bientôt ma vie serait en danger.

PAUL : Cela passera. Ce sont les nerfs.

Silence.

FRANÇOIS *se lève, fait quelques pas, s'arrête encore devant Valentine* : Demain, à cette heure-ci, je serai loin de vous. Ce sera la solitude douce et chaude. Il me semblera que je vous ai quittée depuis des semaines, depuis des mois, depuis des années. Les gens parleront et s'agiteront. Dire que la caresse de l'eau sur la berge m'émeut et m'attendrit déjà ! De la terrasse de mon hôtel, je vois passer sur le lac des voiles blanches. A l'heure où le soleil se couche, ce paysage m'enivre. Après avoir été tout le jour le grand lac silencieux, il devient au moment du crépuscule une contrée féerique et surnaturelle.

On frappe.

VALENTINE : Entrez.

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE : Monsieur, la voiture est en bas.

François consulte sa montre.

VALENTINE : Il ne faut pas vous mettre en retard.

FRANÇOIS : Oh ! j'ai le temps.

Le domestique sort.

FRANÇOIS, *changeant de ton* : Si je télégraphiais à Jean qu'il ne m'attende pas ?

Silence. Il paraît hésiter.

PAUL : Reste donc.

FRANÇOIS : On revient constamment sur ses pas, chose bien excusable. Je sais trop que pour moi la réalité est ici, dans cette amitié qui est la vôtre et l'incertitude dehors parmi les becs clignotants et les visages affairés.

Valentine se dirige vers la fenêtre, y demeure jusqu'au début de la scène suivante le front appuyé contre la vitre.

Les gares sont de grandes tentations auxquelles on résiste tant qu'on peut. Sur quoi reposer les yeux quand elles ne sont plus ? On n'emporte pas un souvenir, pas un morceau de papier peint. Rien que la sécheresse de l'indicateur et la faculté de lier conversation avec le premier venu. (*Soupir.*) Ah ! (*Appelant.*) Valentine !

VALENTINE : Quoi ?

FRANÇOIS, *les bras ouverts* : Je m'en vais.

VALENTINE : A jeudi. (*Elle lui tend le front.*)

FRANÇOIS, à *Paul* : Au revoir, mon vieux. (*Poignée de main.*)

Scène III

Silence. Valentine est toujours à la fenêtre. La porte se ferme.

PAUL, appelant : Valentine !

VALENTINE : Quoi ?

PAUL : Une porte se ferme et notre vie commence.

VALENTINE, allant à lui : Je connais cette voix fausse comme les nuages.

Bruit d'auto qui s'éloigne.

PAUL : Tu n'as donc pas compris que tous ces gestes, que tous ces mots qui s'approchent de toi meurent si tu ne les accueilles pas.

VALENTINE : Regarde-moi et je croirai aux tristesses de chaque oui, aux réveils pénibles comme le sable. *PAUL :* J'ai le droit de te mentir.

VALENTINE : J'ai vu dans chaque reflet mon image et j'ai peur de ne pas te croire. Tu mens ? Et je veux que tu me dises non.

PAUL : A quoi bon ! Tu sais bien qu'il faut que tu souffres. Un jour, une heure, comme un arbre isolé dans la campagne de ton enfance, vaut bien tous ces mois lointains qui ne sont que demain. Le doute s'appuie doucement sur toi et tu l'abandonneras comme une ingrate.

VALENTINE : Je vais retrouver l'air et le froid et je saurai enfin que tu n'es plus là.

PAUL : Je ne suis sincère que quand je puis te mentir. Les paroles que tu aimes, je les sais par cœur.

VALENTINE : Parle, je t'en supplie. Chaque silence dévore nos minutes. Mon cœur bat comme à l'arrivée des trains. Je suis la route de mes rêves. Le but est tout proche. Nous n'allons pas tarder à nous séparer et le sommeil s'étend autour de nous.

PAUL : Écoute...

VALENTINE : Tu souris...

PAUL : Mon sourire, je ne puis le fuir. Il s'impose à moi comme un songe.

VALENTINE : Est-ce que nous savons pourquoi je souffre ? Je ne sais même pourquoi je tremble. J'ai peur. Tu m'écoutes ?

PAUL, *sec* : Oui, parfaitement.

VALENTINE : Je voulais te dire...

PAUL, *même jeu* : Quoi ?

VALENTINE : Tu sais. Pourras-tu souvent venir nous voir ?

PAUL, *même jeu* : Je ne sais pas. Nous verrons.

VALENTINE : Je voudrais te quitter tout de suite et ne plus entendre tes paroles qui tombent lourdement sur moi. Le bruit de tes pas me fait mal.

PAUL : Tu es si loin !

VALENTINE : Je suis près de toi comme la terre.

PAUL : Il faut s'éloigner et ne pas regarder derrière soi. Il s'agit de bien autre chose. La tendresse ne nous appartient pas : c'est ce vague brouillard qui ne suffit pas à cacher le sang qui coule dans nos veines et la souffrance de nos mains.

VALENTINE : Ma tête se penche ; mes yeux se ferment. Je voudrais être l'horizon que tu n'atteindras jamais. Je sentirais ton désir douloureux et tes regards.

PAUL : L'Occident s'approche. Les jolis clairs de lune que l'on donne à notre naissance, ce sont ceux dont tu parles. Le ciel est beau, dis-tu, (*regardant du côté de la fenêtre*) ce n'est jamais qu'un coucher de soleil.

VALENTINE : A présent du moins, les larmes savent te toucher.

PAUL : On aperçoit au loin l'aventure et les destins. C'est trop près encore. Les mois, la couleur des yeux et les reflets des jours de pluie séduisent. Quelquefois, le soir, je retourne mes poches.

VALENTINE : Sais-tu l'heure vraiment ?

PAUL : Puisque tu n'oublies que le silence et la moiteur de nos paupières, la soirée peut s'avancer sans que j'y prenne garde. Tout le mystère me laisse calme comme les rameaux que l'on jette sur notre tombe le lendemain et la lumière des veilles, la pluie et le temps gris. Que signifie tout cela et les autres choses ? Ces bruits derrière moi, crois-tu que je les redoute ? Je préfère lire sur ton visage les joies imaginaires et les tristesses que j'ai tant connues. J'ignore mon âge. (*Il allume une cigarette.*)

VALENTINE : Je t'entends encore. L'épouvantail que tu agites et ces mots qui me font serrer les dents, je les aime comme les dernières secondes de la nuit. A la distance où nous sommes, tes bras me serrent à m'étouffer. Ce qui vient après vaut-il d'être vécu ? Le grand feu de bois qui nous éclaire dans notre chair et qui chante fait tomber de nous comme une écorce des ombres sans volonté. L'amour ne me fait pas peur. Il n'existe peut-être que le désir et je suis enfin la plus forte. Vois de quelle protection je jouis. Tu ne peux rien, en cet instant, contre un seul de mes gestes, regarde. (*Elle met les deux mains derrière la tête, légèrement renversée à droite, les yeux fermés. On voit descendre à droite une masse de cheveux.*) Que fais-tu de moi ?

Paul dépose sa cigarette dans un cendrier. Bruit d'auto qui s'arrête devant l'hôtel. Paul tire lentement un revolver de sa poche, vise à peine. Valentine tombe sans un cri. On entend plusieurs coups de sonnette précipités. Très calme, Paul range le revolver et rallume la cigarette éteinte.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Un bureau à 4 heures de l'après-midi.

Au mur du fond, une immense carte de France.

Fenêtre au fond. Porte à droite et à gauche.

Machine à écrire sur une table devant la fenêtre. Valise près de la porte.

Téléphone et gros memorandum sur le bureau.

Fauteuils, chaises.

LÉTOILE, 40 ans, rasé, rosette de la Légion d'honneur, lunettes d'écaille.

UNE DACTYLOGRAPHIE, brune, jolie.

LEFEBVRE.

UN MONSIEUR.

UNE DAME.

DEUX DAMES QUÊTEUSES.

UN JEUNE HOMME.

TROIS HOMMES.

DEUX AGENTS.

UN INSPECTEUR DE POLICE.

UN GARÇON DE BUREAU.

Scène I

LÉTOILE, *dictant* : Je vous serais très obligé de me donner votre accord dans le plus bref délai possible. Veuillez agréer, etc.

La dactylographe retourne à sa table et commence à taper.

Scène II

LEFEBVRE, *ayant frappé plusieurs fois sans obtenir de réponse, ouvre la porte et passe la tête* : J'entre, patron ? (*Il entre.*)

Patron, je n'ai pas perdu ma journée. Voici qui, j'espère, ne vous laissera pas indifférent. Cet après-midi, à Nogent-sur-Marne, j'ai vu des gens s'amuser à mettre en marche deux locomotives garées.

LÉTOILE : Très bien.

LEFEBVRE : Le jeu n'a pas été aussi drôle que l'imaginaient les bons plaisants parce que les locomotives ont versé dans un fossé. Sinon elles auraient traversé deux maisons, ce qui eût été le comble de la joie pour les farceurs. (*Benoit.*) Il serait temps de comprendre que toute richesse, toute force particulières contribuent à la richesse et à la force de tous et que c'est s'appauvrir soi-même que de lancer les locomotives dans les rues ou de casser les vitres des wagons quand les trains ont du retard.

LÉTOILE : Idiot. Va t'asseoir dans la salle d'attente à côté de la femme qui est près de la fenêtre. Empare-toi de son réticule et apporte-moi les lettres qui s'y trouvent. Merci.

Lefebvre sort.

Scène III

LÉTOILE fait un appel téléphonique : Élysées 40-52. (*Un temps.*)
Allo ! l'imprimerie Bellègue ? Ici, Létoile. Prenez un papier. Les épreuves me seront apportées demain soir à six heures. Écrivez : Au bon vieux temps, dans nos petits villages, quand un habitant avait passé de vie à trépas, le sacristain faisait sonner la cloche de l'église. Pour faire connaître aux habitants l'âge du défunt, il accompagnait son glas de tintements dont le nombre indiquait l'âge du trépassé et l'on disait : « comme il était vieux ». Actuellement, si les sacristains des paroisses des grandes villes suivaient cette ancienne coutume, nous entendrions bien plus souvent des tintements peu nombreux et nous dirions fréquemment : « Hélas ! comme il était jeune. » On meurt jeune maintenant. La faute en est aux conditions de l'existence qui ont changé. Nous nous surmenons ; la vie trop active épouse nos forces. Faisons donc entendre d'autres sons de cloches, ceux-ci joyeux et réconfortants, ce que nous appellerons le joyeux carillon de la paresse, c'est-à-dire l'inutilité des efforts. S'adresser à Létoile, 47, rue du Sentier.

Toute cette tirade doit être débitée d'un ton cassant.

Létoile accroche le récepteur.

Il passe un pardessus, relève le col et pose son chapeau sur le bureau ; ensuite il sonne ; on introduit aussitôt un homme d'une quarantaine d'années, distingué.

Scène IV

LÉTOILE parle avec chaleur, il ne quitte pas des yeux son interlocuteur pendant toute la scène : Monsieur, je m'excuse de ne pouvoir vous accorder que quelques instants. J'allais sortir quand

on m'a remis votre carte. Veuillez vous donner la peine de vous asseoir.

Il reste debout.

LE MONSIEUR : Hier au soir, ma femme et moi nous rentrions du théâtre. Je dois vous dire que le cabinet de toilette est assez éloigné de notre chambre. Avant de se déshabiller, ma femme pose sur la cheminée son collier et ses bagues. Je me tenais dans le bureau.

LÉTOILE : Pardon, monsieur, fumiez-vous ?

LE MONSIEUR, *après avoir réfléchi* : Oui, quelques minutes après...

LÉTOILE : Vous dites quelques minutes.

LE MONSIEUR, *troublé* : Enfin, une dizaine de minutes. Les bijoux avaient disparu.

Silence.

LÉTOILE : J'ai hâte de savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

LE MONSIEUR, *inquiet* : Vous êtes bien M. Létoile ?

LÉTOILE : Parfaitement.

LE MONSIEUR : Je viens de la part de ces affiches dont vous avez fait recouvrir les murs délabrés ou non. Ce sont, en cas de besoin, des promesses plus douces que savoir nager. Chacun sait qu'un Létoile jouit des mêmes facultés que Dieu : il voit tout, entend tout, nul ne s'en doute. Depuis longtemps je vous tiens pour le héros de notre roman de chevalerie moderne. Vous allez me tirer d'affaire en un clin d'œil.

LÉTOILE : Ces questions d'intérêt regardent la police. En toute autre occasion, monsieur, je me ferai un plaisir de vous être agréable.

Il va ouvrir la porte. Le monsieur se lève, salue et sort.

Scène V

Létoile retire son pardessus.

Lefebvre entre, lui remet des lettres et sort sans un mot.

Létoile range les papiers dans un tiroir.

Scène VI

On frappe.

Entre le garçon de bureau.

LE GARÇON : Ce sont deux dames qui demandent à parler à Monsieur pour une bonne œuvre.

LÉTOILE, *se frottant les mains* : Faites entrer immédiatement.

Les deux dames entrent. Agées, minables, elles tiennent un petit carnet à la main.

Létoile, sans un mot, leur indique un siège.

Il se renverse dans son fauteuil, allume un cigare et attend.

La première dame quêteuse tousse.

LÉTOILE, *tirant de grosses bouffées de fumée, d'un ton tranchant* : La fumée ne vous dérange pas.

La dame semble très incommodée.

LA 2^e DAME QUÊTEUSE :

Avez-vous quelquefois, monsieur, quand vient le soir,
Pris garde à la pauvresse errant sur un trottoir ?
Comme un spectre dans l'ombre, et d'allure furtive,
Vous la voyez passer et repasser, craintive,
Maigre, déguenillée, et pressant dans ses bras
Un pauvre corps d'enfant que vous ne voyez pas :
Cher fardeau qu'un haillon emmaillote et protège,
Et qui repose en paix sous la pluie et la neige,
Trouvant, près de ce sein flétri par la douleur,
Son seul abri, sans doute, et sa seule chaleur !
Elle vous tend la main. Suppliante et muette,
Sous les rayons blafards qu'au loin le gaz projette,
Elle glisse rapide, et, dans les coins obscurs,
Au détour des maisons ou le long des vieux murs
S'approche, d'un regard vous disant sa misère...

LÉTOILE : Combien voulez-vous ?

LA 1^{re} DAME : Mon Dieu, monsieur, ce que vous dictera votre cœur.

Létoile ouvre un tiroir et leur tend un billet sans un mot.

Les deux dames se confondent en remerciements, rangent l'argent et font mine de se retirer.

LÉTOILE : Un instant. (*Il sonne.*)

Entre le garçon de bureau.

Allez me chercher immédiatement deux agents.

(*Aux deux dames.*) Vous vous expliquerez au poste.

LES DEUX DAMES, *interloquées* : Mais, monsieur, pour qui nous prenez-vous ?

LÉTOILE : Oui ou non, êtes-vous des voleuses ?

LA 1^{re} DAME, *tirant une carte de son sac* : Nous sommes autorisées par la Préfecture de Police.

LÉTOILE, *qui a examiné la carte avec soin* : En ce cas, vous allez me rendre ces cinq cents francs.

Les dames tremblantes s'exécutent. Létoile froisse le billet en les regardant et le jette au feu. Les dames, décontenancées, se sont assises.

Silence.

Létoile déplie un journal.

Les dames se retirent l'une derrière l'autre. La première laisse tomber le carnet que la seconde ramasse.

Scène VII

On introduit une dame portant une violette.

LA DAME : Monsieur, je désirerais vous parler personnellement.

LÉTOILE : Bien, madame. (*Se tournant vers la dactylo.*) Mademoiselle, vous sténographierez notre conversation. (*Péremptoire.*) Je vous écoute, madame.

LA DAME, *elle tient un mouchoir à la main* : Voici à peine un an que je suis mariée et je comprends que très loyalement mon mari aime une autre femme. Il ne le sait pas encore lui-même sans doute, mais mieux que quiconque je mesure l'abîme prodigieux qui déjà existe entre nous. Il ne s'agit plus que de me sacrifier.

(Silence ; quelques larmes.) C'est pour cela simplement que je suis venue vous trouver. Il faut que je me sépare de mon mari. Je lui ferai don de son indépendance.

LÉTOILE : Vous êtes absolument décidée à divorcer ?

LA DAME : Absolument.

LÉTOILE : Vous croyez sans doute faire le bonheur de votre mari. Quelle erreur ! Il est faux que l'homme soit d'autant plus heureux qu'il est plus indépendant. Le bonheur est fait d'équilibre ; il implique des habitudes, une discipline, bref un frein au besoin de jouissance. Si les deux époux ne se sentaient pas tenus par une autorité plus forte que leur caprice, la facilité qu'ils éprouveraient à se séparer leur rendrait la moindre contrariété intolérable. La liberté est belle comme le soleil, mais il ne vous appartient pas d'arracher votre mari à ses habitudes. Chaque chose à sa place est une liane plus douce que l'haleine des femmes. Tout ce qui est aujourd'hui, le pli d'un rideau, la lumière dans ce même coin, est donc définitivement mort pour lui. Il ne lui reste plus qu'un souvenir qui le poursuivra comme une chauve-souris... Vous pouvez compter sur moi, madame : dans deux mois environ, le divorce sera prononcé en votre faveur. Je vous convoquerai pour les formalités indispensables.

LA DAME, *qui donne des signes d'inquiétude depuis un moment* : Écoutez, monsieur, je vais encore réfléchir, je vais voir.

LÉTOILE, *sec* : Je ne vous le conseille pas. Réfléchir, c'est toujours revenir sur ses pas.

LA DAME : Je ne sais plus que faire. (*Larmes.*)

LÉTOILE, *énergiquement* : Vous n'avez rien à faire. Signer quelques pièces uniquement.

Il se lève. La dame à son tour se lève, indécise. Elle sort.

Scène VIII

LÉTOILE : Mademoiselle. (*Il dicte.*) Office de Publicité, 40, rue Richard-Lenoir. 100 000 F DE RÉCOMPENSE.

Un vol mystérieux a été commis ces jours derniers, à Paris, dans la pension de famille Chardin-Lamothe, 172, boulevard Pereire. Un coffret, garni de pierres précieuses d'une valeur inestimable, a disparu dans des circonstances très graves. A la ligne.

On soupçonne deux jeunes femmes voyageant sous les noms d'emprunt de Marcelle de Sivry, d'une part, et Blanche Valfort, dite La Mariole, d'autre part, être les auteurs du délit. A la ligne.

L'audace méritant plus que jamais d'être encouragée, on tient à leur assurer une carrière brillante. Toute personne qui aidera à retrouver leurs traces pourra faire valoir ses droits à la récompense promise en s'adressant à M. Létoile, 47, rue du Sentier. Point.

Il sonne.

Scène IX

Le garçon entre et pose sur le bureau un vase avec des fleurs. Létoile en place une à sa boutonnière. On introduit un jeune homme, moustache blonde frisée, souriant.

LÉTOILE, *après lui avoir serré la main* : J'ai peut-être ce qu'il vous faut. Enchanté de vous être utile à quelque chose. Vous m'êtes vraiment sympathique.

LE JEUNE HOMME : Ses yeux, de quelle couleur ? *Il reste debout, Létoile s'appuie légèrement au bureau.*

LÉTOILE : Ah ! l'on dit que notre société se perd, mais des organismes comme le vôtre me répondent de sa santé. En vous comme en la femme que je vous destine, je distingue les éléments d'une force qui trouvera à s'exercer intégralement dans le mariage. Jeune homme, vous témoignez d'une grande sagesse : la vie est une route qui en lacets se déroule, les panoramas y sont variés et le voyageur aime à communiquer ses impressions. Si le chemin est monotone, à deux il est moins long. Si plusieurs sentiers se présentent, on prend conseil l'un de l'autre et si quelque difficulté surgit, on s'encourage et l'on franchit mieux l'obstacle. En chantant, les deux compagnons gravissent le premier versant de la colline ; lorsque arrive la vieillesse, appuyés au bras l'un de l'autre, ils descendent à petits pas la pente opposée, devisant des souvenirs d'autrefois et leur visage s'éclaire d'un sourire éternel.

LE JEUNE HOMME : Est-elle musicienne ?

LÉTOILE : Sous peu de jours ce sera la rencontre dans un endroit public, thé, jardin, théâtre. La présentation par Létoile. Sourires... compliments... quelle heureuse coïncidence ! On a si souvent entendu parler l'un de l'autre ! C'est charmant.

LE JEUNE HOMME, *attendri* : Monsieur Létoile, comment vous remercier ?

LÉTOILE, *lui serrant les mains* : Vous ne me devez rien, mon ami, c'est de bon cœur.

Scène X

On frappe.

LÉTOILE : Entrez.

Entre le garçon de bureau.

LE GARÇON : Monsieur, les agents sont là.

LÉTOILE : Bien ; faites entrer. (*Aux agents.*) Saisissez-vous de cet homme.

LE JEUNE HOMME : Que se passe-t-il ? Vous êtes complètement fou !

LÉTOILE : Résister est inutile. (*Aux agents.*) J'accuse formellement cet homme du meurtre de sa maîtresse, madame Valentine Saint-Cervan. Ma déposition sera courte. Je vous rejoins au commissariat dans un instant. (*Les rappelant.*) Emportez cette valise, qui contient les pièces à conviction.

Scène XI

Létoile se promène un moment de long en large et s'arrête devant la carte de France.

LA DACTYLO : Monsieur, pourrai-je disposer de mon après-midi de demain ?

LÉTOILE : Je vous permets d'aller au Bois de Boulogne.

LA DACTYLO : Merci, monsieur.

LÉTOILE, *la regardant fixement* : Vous êtes belle, mon enfant. (*Elle baisse les yeux.*) Auriez-vous peur de moi ? (*Elle s'approche.*) Est-ce que vous comprenez ce qui se passe ici ? Le fanatisme est une lampe merveilleuse à la clarté de laquelle l'ennui prend des contours inquiétants comme cette carte de France. Vous pensez sans cesse aux amis de rencontre avec lesquels on s'étend sur l'herbe ou on devise en riant. Je n'y vois d'autre inconvénient que cette grande poussière soulevée par les autos sur la route.

LA DACTYLO : Nous avons eu aujourd’hui un temps superbe.

LÉTOILE : Il m’arrive de faire les cent pas pendant des heures entre deux numéros de maisons ou quatre arbres d’un square. Les promeneurs sourient de mon impatience, mais je n’attends personne.

LA DACTYLO : Je ne vous oublierai jamais.

LÉTOILE : L’oubli comme le vent assemble les feuilles sur le pas des portes, puis les chasse.

LA DACTYLO : Il y a d’autres tourbillons, la griserie des soirs de fête et les ordres contradictoires que vous donnez. C’est comme à l’approche de minuit les bras du plaisir, quand l’inquiétude de la mère et des frères cesse de compter, qu’on perd toute notion de la faute et qu’on s’adosse les yeux fermés au tuteur d’un arbre. Tout semble alors finir ; il n’y a pas à craindre d’être réveillée. Les grands magasins de la Ménagère pourraient prendre feu ; toutes les prières pourraient venir : le paradis terrestre est loin ; on retourne momentanément au nickel solaire et on participe de cœur aux actes de barbarie qui se commettent en tous les points du globe.

LÉTOILE : Votre manière de déplier le journal m’enchante, mais ce jeune homme que je viens de faire arrêter ne vous avait rien fait.

LA DACTYLO : Le hasard épelle les couleurs que nous aimons. Il ne tient pas qu’à nous de jouer notre bonheur sur la verte.

Elle va se blottir dans un angle de la pièce.

LÉTOILE : L’apparition du danger coïncide avec vos cheveux noirs et ces petites mains sur le mur. (*Elle étend les bras contre les cloisons.*) Qu’est-ce que cela veut dire : Défense de passer ? Les réticences adorables de votre bouche terniraient la palme du

martyre aussi aisément qu'une petite glace de poche. Mais il n'y a aucune exaltation dans mon cas. L'action m'importe aussi peu que le reste, et si vous regardez attentivement ma cravate, vous ne croirez pas voir le joli cachemire des illusions perdues.

Scène XII

LEFEBVRE *entre sans frapper* : Patron, les camarades et moi aurions à vous parler.

Il est suivi de Courtois, Hirsch et Lévy.

Vous nous avez fait promettre de vous obéir sans discuter, mais on ne peut pas toujours travailler sans savoir ce qu'on fait.

LÉTOILE : Que voulez-vous que je vous dise ?

HIRSCH : C'est comme au bagne ici. A la sueur de son front passe de changer de place un tas de pierres, si on n'est condamné ensuite au travail inverse. On ne tient pas plus tôt une piste qu'on l'abandonne.

LÉTOILE : Que vous importe ? N'êtes-vous pas payé ?

COURTOIS : N'empêche qu'on a honte de voir passer entre ses mains, comme un caissier, tant d'argent inutile. Il est dur de restituer les portefeuilles. Après inventaire, qui sait si ces actes de probité apparente ne finiront pas par avoir raison de leurs auteurs ?

Approbations.

COURTOIS : L'autre jour, nous nous déguisions séparément sur votre ordre et vous nous faites suivre les uns par les autres.

Agitation.

LÉTOILE *se lève et, les mains dans les poches, va regarder à la fenêtre* : Je ne dois aucune explication. Si vous n'êtes pas content, je ne vous retiens pas. (*Il se rassied.*)

Silence.

LÉTOILE : Lefebvre, soyez aux Buttes-Chaumont à la tombée de la nuit. Tâchez d'inspirer confiance à la première personne que vous verrez s'attarder sur le pont. Trouvez moyen de la conduire ici.

Lefebvre interroge des yeux ses camarades.

LÉTOILE : C'est compris ?

LEFEBVRE : Oui, patron.

LÉTOILE, *à Levy* : Une goutte d'eau sphérique met deux minutes à tomber du nuage où elle s'est formée. En admettant qu'avant sa chute elle se soit divisée en dix gouttes sphériques égales entre elles et indépendantes, quel temps aurait mis ce paquet de gouttelettes à tomber ? J'ai besoin de le savoir aujourd'hui même. (*Aux deux autres.*) Je vous remercie.

Ils sortent.

Scène XIII

Sonnerie du téléphone.

LÉTOILE, *à l'appareil* : Allo ! oui, c'est moi... Pas mal merci... Rien... Plus tard ? Est-ce qu'on sait... J'ai vu depuis longtemps tous les arbres perdre leurs feuilles... Là-bas c'est tout ce qu'on rêve, mais là-bas n'existe pas. Il n'y aura jamais qu'ici... Je regarde les gouttes de pluie qui sont toutes les secondes de ma vie couler le long des vitres... Les heures qui ne reviendront jamais plus semblent être des siècles... Tant mieux ! Les joies que j'ai le plus

longtemps désirées je n'en veux plus, parce qu'elles sont à portée de mes deux mains. Je connais demain, après-demain et tous les autres jours... L'avenir est cette même glace que l'on a toujours devant les yeux... Les oreilles bourdonnent : ce sont les cloches de l'orgueil...

Scène XIV

Entre précipitamment LEFEBVRE : La police, patron, vous n'avez que le temps de fuir.

LÉTOILE, *lointain* : Tu es sûr de ce que tu dis ?

On frappe.

LÉTOILE : Qui est là ? (*Silence.*) Entrez.

L'INSPECTEUR : Monsieur Létoile ?

LÉTOILE : C'est moi-même.

L'INSPECTEUR : Je suis porteur d'un mandat d'arrêt contre vous. Veuillez me suivre.

LÉTOILE : Le temps de donner un ordre, je suis prêt.

L'INSPECTEUR : Vous êtes inculpé...

LÉTOILE : Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Un café à trois heures de l'après-midi.

Portes au fond et à gauche.

Horloge à droite. Deux joueurs sous l'horloge.

MAXIME, 30 ans, blond, barbe en pointe.

GILDA, grue.

UN MARCHAND ALGÉRIEN.

Au lever du rideau, les joueurs posent en silence les cartes sur le tapis. Gilda, ailleurs, boit une liqueur rouge. Il pleut.

Scène I

Le garçon passe et essuie une table quelconque. Il soulève le rideau et regarde dehors.

1^{er} JOUEUR : Garçon, un demi.

La partie recommence. Le garçon apporte la consommation, s'assoit au fond de la salle et ouvre un journal. Silence.

2^e JOUEUR : Si j'avais su, je n'aurais pas coupé.

1^{er} JOUEUR : Vous avez eu tort.

Il bat les cartes. On entend crier « La Patrie ». Gilda tire une petite glace de son sac, se poudre et se met du rouge aux

lèvres.

Scène II

Entre Maxime, un parapluie à la main. Il s'assoit au fond.

MAXIME : Voyons... donnez-moi un Raphaël citron et de quoi écrire.

Il semble chercher ses mots et regarde autour de lui. On voit qu'il prête à Gilda une attention de plus en plus marquée.

MAXIME : On n'y voit plus. (*Il va s'asseoir près de Gilda.*) Quel temps.

GILDA : Il pleut.

Silence.

MAXIME : Vous ne vous ennuyez pas ?

GILDA : Pourquoi ?

MAXIME : Vous attendez quelqu'un ?

GILDA : Non. (*Elle sourit.*)

MAXIME *va s'asseoir en face d'elle* : Vous permettez ?

Silence.

GILDA : Je rêvais que j'étais encore en pension. Je porte une dernière fois ce col de dentelle. On a beau surveiller ma correspondance, un inconnu ce soir escaladera le mur du parc. Il me dira : « Vous avez pleuré, à cause de la nacre de mes joues. » La nuit viendra. Bientôt il n'y aura plus que les moulins à vent.

MAXIME : C'est à prendre ou à laisser. L'élégance intérieure et les actes de désespoir les plus fous. Sortir de l'église en jetant des dragées.

GILDA : Vous n'êtes pas comme les autres.

MAXIME : Comment ne pas se dire plusieurs fois par jour : cela ne se retrouvera jamais !

Silence.

GILDA : Vous n'avez pas achevé votre lettre.

MAXIME : A quoi bon donner plus longtemps signe de vie ? Il est trois heures et quart et je vous vois.

GILDA : L'instinct de plaisir ressemble à un puits. Croyez-moi, les bagues ne sont rien. Il y a à Paris sur les grands boulevards une pente si douce que presque personne n'a pu s'empêcher d'y glisser.

MAXIME : Les plus touchantes mappemondes, ce sont les globes argentés dans lesquels le garçon de café range de temps à autre une serviette. Les oiseaux en cage aiment ces petites sphères brillantes. Cela revient au même, chanter avec la rue, ou la machine à coudre.

GILDA : Je connais la liberté par certaines attaches plus fines.

MAXIME : Le royaume des cieux est peuplé d'assassins. Il y a plus haut une escarpolette qui vous attend. Ne levez pas la tête encore.

GILDA : Le photographe dit : Ne bougeons plus.

MAXIME : Je n'ai pas envie de mourir.

GILDA : On a osé vous faire du chagrin ?

MAXIME : Je ne crois pas ; je viens d'entrer.

GILDA : C'est la couleur naturelle de vos yeux ?

MAXIME : Le coude sur la table comme les méchants enfants. Le fruit d'une première éducation chrétienne est, s'il faut en

croire les livres, tout ce qu'il y a de doré.

GILDA : On trouve, dans les cabanes de pêcheurs, de ces bouquets artificiels où il entre des pervenches et jusqu'à une grappe de raisin.

MAXIME : Il faut soulever le globe s'il n'est pas assez transparent. La fontaine de l'Observatoire au lever du soleil.

GILDA : C'est beau les chansons des rues et des bois.

Silence.

MAXIME : Je ne vous aimerai pas toujours.

GILDA : Je ne demande d'autre vérité que l'arc-en-ciel en sortant. On m'a dit autrefois, il y a si longtemps, que j'étais belle ; aujourd'hui, je sais que je suis simplement jolie.

MAXIME : Regardez le vol des oiseaux ou les couchers de lune.

GILDA : Les numéros que l'on jette dans sa vie, les dates des jours de tristesse sont loin de mes lèvres.

MAXIME : Les couloirs et les nuages forment ma vie tout entière. Je ne connaissais que la lueur de ma lampe. Vous êtes près de moi.

GILDA : Je suis grande ce soir et ma tête seule existe.

MAXIME : Vous êtes une enfant ou le sommeil de l'été.

GILDA : Je vous suivrai jusqu'à votre mort lorsque vous m'aurez dit au revoir dans quelques minutes.

MAXIME : Le passé et l'avenir ne sont maintenant que le présent. Les crieurs des halles, la soif et tous ces petits insectes quotidiens. Il fait jour et je suis là.

GILDA : Les paroles me brûlent comme la lumière des théâtres.

MAXIME : Vous pensez encore aux aurores. Vous dites : là-bas.
Je suis près de vous.

GILDA : Je songe aux forêts.

MAXIME : Les sentiers des champs au petit jour. Les animaux fous et les mendians aveugles nous écoutent.

GILDA : Pourquoi riez-vous ?

MAXIME : Midi : l'heure des colombes et très tard le soir. Devant moi votre regard et vos épaules. Les fleurs que nous aimons tous les deux. La chaleur danse à toute vitesse. Encore ces mêmes pensées qui tombent et qui volent : les papillons de la souffrance et le rêve plus doux que l'agonie.

Silence.

GILDA : Les automobiles sont silencieuses. Il va pleuvoir du sang.

MAXIME : A travers les vignes, les rongeurs creusent sans penser au lendemain. Les paysannes ne connaissent pas les éventails. Donnez-moi votre main et j'aimerai votre vie.

GILDA : Appelez-moi Gilda.

MAXIME : Écoutez, écoutez.

GILDA : Je suis là.

MAXIME : C'est demain.

GILDA : La distance, les réseaux des points cardinaux. Il y a des drapeaux et d'immenses rubans de laine couvrent la terre. Croisez vos mains et respirez doucement.

Silence. Depuis quelques instants, Maxime tient entre l'index et le majeur droits le pied d'un verre vide et lui fait décrire des huit obliques sur le marbre. Vient d'entrer un de ces

marchands ambulants de tapis, châles, ceintures, etc. Il a commencé par faire ses offres aux joueurs.

Scène III

L'Algérien s'approche de Maxime. Il présente une peau tigrée qu'il porte sur l'épaule et sous laquelle il étend et laisse retomber alternativement le bras. Silence.

L'ALGÉRIEN : Porte-monnaie.

Silence. Maxime, même jeu.

L'ALGÉRIEN : Descentes de lit.

Silence.

Bretelles. (*Il montre des bretelles.*)

Silence. Le garçon entre et l'aperçoit.

LE GARÇON : Allons ; fichez-moi le camp.

L'Algérien se retire lentement.

Scène IV

MAXIME : Où habites-tu ?

GILDA : Mais non, mais non.

MAXIME : Qu'est-ce que tu as ?

GILDA, *lui donnant la main* : Laisse-moi partir seule.

MAXIME : Garçon.

LE GARÇON : C'est trois francs, monsieur. (*Ils se lèvent.*)

GILDA : N'insiste pas, mon petit. Tu regretterais. J'ai la vérole.

MAXIME : Ça ne fait rien. (*Ils sortent.*)

RIDEAU

Suit un long entracte.

ACTE QUATRIÈME

Scène I

La salle plongée dans une demi-obscurité, le rideau se lève sur une porte cochère.

Deux personnages insignifiants, une canne à la main, s'arrêtent devant la porte.

X..., consultant sa montre : Telle heure. Je vous quitte.

Ils se serrent la main.

Y... se promène sans rien dire devant la porte. Il regarde en l'air, se brosse le bras avec la main, se mouche.

Scène II

UN SPECTATEUR à l'orchestre : C'est tout ?

Le promeneur s'arrête sur la scène, regarde avec surprise l'interrupteur puis lève les yeux au ciel et recommence à marcher.

LE SPECTATEUR : Aurez-vous bientôt fini ?

On entend des chut !

UN 2^e SPECTATEUR : Je ne comprends rien. C'est idiot.

On crie, d'une loge :

Vous êtes prié de vous taire.

LE 2^e SPECTATEUR, *debout* : J'ai tout de même bien le droit de dire ce que je pense.

De la loge :

Vous avez le droit de sortir.

L'acteur s'est arrêté.

LE 2^e SPECTATEUR : J'ai payé ma place comme vous.

LA FEMME DU 2^e SPECTATEUR : Je t'en prie, Édouard, tais-toi.

UNE VOIX DANS LA SALLE : Si encore c'était amusant !

LE 2^e SPECTATEUR : Je répète que je ne comprends rien. (*Applaudissements.*) Il est probable que je ne suis pas le seul. (*Debout sur son fauteuil.*) Depuis quelque temps, sous prétexte d'originalité et d'indépendance, notre bel art est saboté par une bande d'individus dont le nombre grossit chaque jour et qui ne sont, pour la plupart, que des énergumènes, des paresseux ou des farceurs.

Le rideau tombe. Applaudissements.

Il est plus facile de faire parler de soi de cette manière que d'atteindre la vraie gloire au prix d'un travail sérieux. Supporterons-nous que les idées, les esthétiques les plus opposées, le beau et le laid, le talent et la force sans style se trouvent placés désormais sur un même plan ? J'en appelle à notre vieux bon sens. Il ne sera pas dit que les fils de Montaigne, de Voltaire, de Renan...

LE SPECTATEUR DE LA LOGE : A la porte. Continuez.

On refrappe les trois coups.

Scène III

Même jeu qu'à la scène I.

Au moment où Y tire son mouchoir, le 2^e spectateur se lève.

LE 2^e SPECTATEUR : Assez !

Cris : Oui, assez..., etc.

LE 2^e SPECTATEUR, à sa femme : Viens.

Ils sortent bruyamment. Avant de quitter la salle, le 2^e spectateur se retourne le poing tendu vers la scène.

LE 2^e SPECTATEUR : C'est honteux.

Tumulte. Le rideau tombe.

On distingue les cris de Vive la France, et aussi : Continuez, etc.

On réclame les auteurs. Deux acteurs viennent saluer à leur place.

RIDEAU

Vous m'oublierez

Sketch

Vous m'oublierez a été représenté à la Salle Gaveau, le 27 mai 1920, au cours d'une manifestation dada. La distribution était la suivante : MM. André Breton (Parapluie) ; Philippe Soupault (Robe de Chambre) ; Paul Éluard (Machine à Coudre) ; T. Fraenckel (Un inconnu).

PERSONNAGES

PARAPLUIE

ROBE DE CHAMBRE

MACHINE A COUDRE

UN INCONNU

I

PARAPLUIE, ROBE DE CHAMBRE

ROBE DE CHAMBRE : Allons, allons, quoi ? Où vous voudrez. Dites-moi : quel est donc cet arbre, ce jeune léopard que j'ai caressé l'autre jour en rentrant ?

PARAPLUIE : A bonnet blanc, bonnet et demi. Comme je plains les coureurs cyclistes étendus à cette heure dans les flaques d'eau du printemps !

ROBE DE CHAMBRE *lui met la main sur l'épaule* : Quel est donc cet arbre, ce jeune léopard que j'ai caressé l'autre jour en rentrant ?

PARAPLUIE : L'indulgence, père Robe de Chambre, est-il rien de plus beau que l'indulgence ? Rappelons-nous la physique amusante : une seule expérience réussit toujours, celle des rides qui se creusent et des cheveux qui blanchissent.

ROBE DE CHAMBRE *ouvre la fenêtre et crie* : Quel est donc cet arbre, ce jeune léopard que j'ai caressé l'autre jour en rentrant ?

PARAPLUIE : Vous prendrez froid sans couvertures. Quel affreux, quel inconfortable voyage ! Les cheminées et les sirènes défilent à pas de loup, que les temps sont changés ! Je vous le disais bien : un bol de ciel couleur de camomille est moins sucré que le regard de votre petite nièce.

On frappe.

ROBE DE CHAMBRE : La table n'est pas louée.

II

LES MÊMES, MACHINE A COUDRE

MACHINE A COUDRE *entre* : Il fait un temps magnifique. Parapluie, les rayons du soleil sont pour rien. (*A Robe de Chambre.*) Tu es là, chéri ?

ROBE DE CHAMBRE : Quel est donc cet arbre, ce jeune léopard que j'ai caressé l'autre jour en rentrant ?

Sauf indications contraires, Machine à Coudre se tient immobile au milieu de la scène.

PARAPLUIE, *à l'oreille de Machine à Coudre* : La vierge est prête ? Tout ne peut pas se chanter sur l'air des lampions, si des marguerites jaunes tourbillonnent, fleurs de loterie, à la place des yeux qui se ferment.

MACHINE A COUDRE *croise les mains* : Veux-tu des ficelles ou des oranges ? Mon beau singe m'a fait cadeau d'une paire de bretelles et ce n'est pas tout. Éléphants des grands magasins, accourez avec vos lanternes sourdes. Le soleil n'est pas couché. Robe de Chambre ! Tu es là, chéri ?

Robe de Chambre cherche de tous côtés un objet inconnu.

PARAPLUIE : Vous avez perdu quelque chose. Qu'est-ce que l'acacia ? un animal crevé sous un meuble. Que cessent de ronfler ces toupies souvenirs d'enfance ! Robe de Chambre m'inquiète.

Quelle épingle va-t-il encore voir briller dans les raies du plancher ?

ROBE DE CHAMBRE : Quoi ?

MACHINE A COUDRE : Tais-toi, lapin. Parapluie, écoute-moi. Je n'ai rien à te dire. Tu es beau, tu es bête, tu es... Parapluie. As-tu regardé dehors ce qui se passe ?

PARAPLUIE : Le quartier Montparnasse a conservé sa physionomie paisible, avec ses artistes, ses philosophes dont les cheveux gris extravaguent sous le chapeau de forme haute. Au quartier Latin on rencontre encore parfois des rêveurs amoureux de beaux livres et de belles estampes. Montmartre est toujours aussi bruyant et la rue de Rivoli avec les Magasins du Louvre, est redevenue le quartier des touristes, des nouveaux riches en quête de luxe, et des lunes de miel classiques. (*Il agite les bras.*) Jette-moi une miette de pain, tu vois bien que je suis un oiseau de passage.

MACHINE A COUDRE : Essuie tes lunettes, Parapluie. Tu n'as pas vu comme je suis belle aujourd'hui. Mes cheveux se penchent sur la rivière et mes lèvres sont de longs poissons venimeux. Le Créateur...

ROBE DE CHAMBRE : Quoi ?

MACHINE A COUDRE : Chut, voyou rouge. Le Créateur m'a dit où se trouvaient toutes les étoiles qui manquent au ciel. Devine dans quelle main j'ai l'innocence, l'innocence qu'on perd chaque matin et qu'on retrouve le soir au fond des bois du soleil.

PARAPLUIE : Avant de donner le jour aux crécelles domestiques, la vie vide d'un trait les sentiments comme des coquillages. (*Montrant Robe de Chambre.*) Il est sourd et bleu, avec de l'orage sur ses mains, mais enfin ce n'est pas un vieillard exigeant.

MACHINE A COUDRE : Jolis jours blancs, collier des nuits,
nuages lointains, fleurs d'ennui.

ROBE DE CHAMBRE : Quoi ?

MACHINE A COUDRE : Rien, mécanique à sonnette.

Silence.

Parapluie va au tableau noir et y pose l'opération suivante :

$$\begin{array}{r} \mathbf{1.111.111.111} \\ \times \mathbf{0,000.000.009} \\ \hline \mathbf{9.999} \end{array}$$

PARAPLUIE : Voici les grenouilles.

MACHINE A COUDRE : C'est toi qui sautes au clair de lune.

PARAPLUIE : La situation est la même qu'hier.

MACHINE A COUDRE : Mais tu ne constates rien, Parapluie.

PARAPLUIE : Mon rôle est de ne rien constater. Il y a sur la table du tabac, une pipe, des gants et mon chapeau.

ROBE DE CHAMBRE : Que peut-on désirer de mieux ?

MACHINE A COUDRE, à *Parapluie* : Cette comédie va-t-elle finir ? Je vous parle sérieusement et vous me répondez en haussant les épaules.

PARAPLUIE : Je sais, mon amour, tu vas m'apprendre qu'il te faut un sou, sinon ton honneur est sauf.

MACHINE A COUDRE : Tu connais Drapeau, n'est-ce pas. Tu sais qu'il ne pardonne pas. Si je tombe dans ses griffes je suis perdue.

ROBE DE CHAMBRE : Combien de retrouvés ?

PARAPLUIE : Que puis-je pour toi ? J'ai vingt-quatre ans et des lunettes.

ROBE DE CHAMBRE : Et moi beaucoup de cheveux et dix doigts.

MACHINE A COUDRE : Lâche ! Tu veux que je me mette à genoux devant toi.

ROBE DE CHAMBRE : Oui, oui.

MACHINE A COUDRE : Cela ne te dit rien, l'honneur d'une femme ?

ROBE DE CHAMBRE : Qu'est-ce que l'honneur ? un animal crevé sous un meuble.

MACHINE A COUDRE : Je m'en vais toujours sans avoir rien obtenu.

PARAPLUIE : Reste, Machine à Coudre. Qu'irais-tu faire dehors ? On est si bien.

MACHINE A COUDRE, *suppliante* : Parapluie, tu es bon.

ROBE DE CHAMBRE : Meilleur.

MACHINE A COUDRE, *à Robe de Chambre* : Toi aussi tu es bon, mais tu ne peux pas savoir. Tu es incapable de reconnaître la nuit et la mer.

ROBE DE CHAMBRE : Merci du fond du cœur. L'aiguille qui unit les rêves, la chaleur ou la rage des bébés, qu'elles sont belles, qu'elles sont belles !

PARAPLUIE : Le bon à tout faire, le bon du Trésor, Machine, à quoi bon ? Laissons ce vieil avare ; nous sommes et nous ne sommes pas ses héritiers.

ROBE DE CHAMBRE : Le Christ a dit (*se passant la main sur le ventre*) : Soyez bons pour les animaux.

PARAPLUIE : Si nous descendions Robe de Chambre à la cave ?

MACHINE A COUDRE : Ce ne sont pas les toiles d'araignée qui font les bonnes bouteilles.

ROBE DE CHAMBRE : Ce ne sont pas des histoires pour les enfants.

MACHINE A COUDRE : Parapluie, regarde-moi. Je porte les noms de tous les parfums qui se dégagent quand je chante. Je suis à moi seule les beaux jours d'été et je n'ai qu'à porter alternativement ma robe rose et ma robe bleue pour que tu me prennes la taille en m'appelant tes journaux de sport.

PARAPLUIE : Il est certain que tu n'es pas mal.

ROBE DE CHAMBRE : Cela ne se commande pas.

MACHINE A COUDRE : Le temps toujours, pourquoi le temps ? De là ton malaise.

ROBE DE CHAMBRE : Qu'est-ce que l'avenir ? un animal crevé sous un meuble.

MACHINE A COUDRE : Bien des fois, les myosotis rayés à coups d'ongle de notre chambre à coucher m'ont fait peur au réveil. Parapluie, de grâce réponds-moi. Où en sommes-nous avec le temps ?

PARAPLUIE : Variable. (*Se reprenant.*) Beau fixe.

MACHINE A COUDRE : Tu m'aimes.

Un inconnu passe au fond de la scène roulant un tonneau. Il est en bras de chemise et porte un tablier blanc.

PARAPLUIE : Est-il vrai ?

MACHINE A COUDRE : Si tu ne m'avais pas ? L'œil collé au verre, tu te lasserais de voir (*montrant Robe de Chambre*) la tortue avaler ses mouches. Je te connais, va, tu n'es pas le premier. (*Silence.*)

Qu'est-ce qu'on dit à sa petite mère ? (*Silence. Parapluie est assis. Elle lui refait son nœud de cravate.*) Entends-tu les cloches ? Dis-moi quelque chose, Parapluie. Je suis prête à tout pour t'être agréable. Pense à ce que nous avons devant nous ; inutile de m'attacher un bandeau. Il y a ce petit cerceau à musique qui tourne seul dans le jardin d'une sous-préfecture. Le polichinelle blanc des arbres en fleurs a perdu la tête. Il faut faire attention à ce qu'on dit, l'heure est passée. (*Plusieurs fois elle soulève un objet invisible à bout de bras.*) Sauvés ! Le joli bateau qui fera naufrage est parti.

ROBE DE CHAMBRE : Me rapportera-t-on un cornet plein de cette fumée rose qu'on appelle la « barbe à papa » ?

MACHINE A COUDRE : Vous, les hommes, vous, ne savez comment survivre à vous-mêmes. Tout recommence un jour que vous ne savez prévoir, et vous ne mourez pas d'étonnement. Vous consultez votre montre qui s'est arrêtée par hasard. A tire-d'aile les chimères s'éloignent, laissant tomber des sacs de lest. Parapluie, Robe de Chambre, vous êtes trop savants ; prenez ce remède. (*Elle joue à la marelle.*) Trêve de compliments, choisissez entre le chanvre et moi. L'idée n'est rien : il n'est pas de si beau papillon qu'on n'aime à le voir se débattre sous un chapeau (*les deux mains croisées comme pour boire*), pas de tissu si serré que cette poussière d'or ne passe au travers. A votre santé ! (*Crié.*) Le dernier pan de fleurettes, chanson sur la cour, qui reste debout une fois la maison abattue, doit être réservé à l'affichage Cadum. (*Elle tombe en proie à une crise de grande hysterie.*) (*Parlé.*) Ce sont des volubilis pour mettre dans vos cheveux, des voleurs de grand chemin qui vous parlent. Trente-six volubilis s'enroulent autour du paratonnerre. Introduisez les voleurs au salon. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. (*Silence.*) Dix mille

francs à qui fera exploser la première lampe Pigeon. (*Silence.*) La volupté.

Robe de Chambre et Parapluie se lèvent.

ROBE DE CHAMBRE : Machine à Coudre, mes oreilles bourdonnent. Je te prie de te taire.

PARAPLUIE : Cela a assez duré. Va-t'en.

ROBE DE CHAMBRE ET PARAPLUIE, *ensemble* : Je ne peux supporter plus longtemps ce bruit de machine à vapeur.

MACHINE A COUDRE, *qui s'est relevée peu à peu* : Je comprends maintenant. Vous me chassez.

ROBE DE CHAMBRE : Simplement.

MACHINE A COUDRE : Vous êtes des brutes.

PARAPLUIE : Ma patience n'est pas aussi longue que ta langue.

MACHINE A COUDRE : Explique-moi, Parapluie, et je partirai.

ROBE DE CHAMBRE : Pas d'explications.

MACHINE A COUDRE : Je sais ce qui me reste à faire.

ROBE DE CHAMBRE ET PARAPLUIE, *ensemble* : Elle va encore parler pendant une heure. C'est insupportable.

MACHINE A COUDRE : Je n'ai pas voulu te faire de peine, Parapluie. Maintenant je te vois triste, qu'ai-je fait, mon Dieu ?

ROBE DE CHAMBRE : Oh ! assez. Fais-la taire, Parapluie. Si elle ne s'en va pas, qu'elle sorte.

MACHINE A COUDRE : Laissez-moi placer un mot.

ROBE DE CHAMBRE : Mais la chambre va déborder si tu places encore un mot. Va parler aux arbres et aux réverbères, mais laisse-nous tranquilles, toupie.

MACHINE A COUDRE : Toupie !

Elle s'en va en répétant le mot toupie.

III

LES MÊMES, MOINS MACHINE A COUDRE

On entend une chanson :

Du vase en cristal de Bohème

Du vase en cris

Du vase en

En cristal

Du vase en cristal de Bohème

Bohème

Bohème

En cristal de Bohème

Bohème

Bohème

Bohème

Hème hème oui Bohème

Du vase en cristal de Bo Bo

Du vase en cristal de Bohème

Aux bulles qu'enfant tu soufflais

Tu soufflais

Tu soufflais

Flais

Flais

Tu soufflais

Qu'enfant tu soufflais

Du vase en cristal de Bohème

Aux bulles qu'enfant tu soufflais

Tu soufflais

Tu soufflais

Oui qu'enfant tu soufflais

C'est là, c'est là tout le poème

Aube éphé

Aube éphé

Aube éphémère de reflets

Aube éphé

Aube éphé

Aube éphémère de reflets

Parapluie se bat les flancs à la manière des cochers qui ont froid.

A plusieurs reprises Robe de Chambre se passe le pouce sous le menton.

PARAPLUIE : Je me rappelle en ce moment sous une forme très vive une visite que j'ai faite il y a un an dans un château de la

Loire. Cette visite avait duré deux heures. Aujourd’hui je la refais facilement en imagination : j’entre par l’immense porte, je traverse dans leur ordre les cours, les galeries, les salles, les chapelles superposées, je revois leurs fresques et leurs décorations originales ; je m’oriente assez bien dans le dédale de ce château jusqu’à ma sortie ; mais il m’est impossible de me représenter la durée de cette visite comme égale aux deux heures qui s’étaient écoulées.

Robe de Chambre va s’agenouiller pour prier. Silence.

Devant la scène, Parapluie vient agiter un drapeau rouge de garde-barrière.

RIDEAU

Mai 1920.

GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard : 1968 pour le texte et 1971 pour la préface.*

Pour l'édition papier.

© *Éditions Gallimard, 2017.* Pour l'édition numérique.

DES MÊMES AUTEURS

Dans la même collection

André Breton

CLAIR DE TERRE, précédé de MONT DE PIÉTÉ et suivi de LE REVOLVER À CHEVEUX BLANCS et de L'AIR DE L'EAU. Préface d'Alain Jouffroy.

SIGNE ASCENDANT, suivi de FATA MORGANA, de LES ÉTATS GÉNÉRAUX, de DES ÉPINGLES TREMBLANTES, de XÉNOPHILES, d'ODE À CHARLES FOURIER, de CONSTELLATIONS et de LE LA, illustrations de Joan Miró.

POISSON SOLUBLE. Préface de Julien Gracq. Édition établie par Marguerite Bonnet.

Philippe Soupault

GEORGIA – ÉPITAPHES – CHANSONS. Préface de Serge Fauchereau.

Cette édition électronique du livre *Les Champs magnétiques* suivi de *S'il vous plaît* et de *Vous m'oublierez* d'André Breton et Philippe Soupault a été réalisée le 12 mai 2017 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070318773 - Numéro d'édition : 268177).

Code Sodis : N90750 - ISBN : 9782072739453 - Numéro d'édition : 321602

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.